

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombrage ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTREAL

NOUVELLE SERIE

SOIXANTE-DEUXIÈME NUMÉRO

JUIN 1897



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs-relieurs, 421 rue Saint-Paul

1897

Permis d'imprimer :

F. BOURGEAULT, ptre, V. C.

Archevêché de Montréal, 31 mai 1897.

L'ÂME D'UN MISSIONNAIRE ⁽¹⁾

VIE DU P. NEMPON

(Suite)

CHAPITRE XXII

LA GRANDE ÉPREUVE DU FILS ET DU MISSIONNAIRE

Vive la croix ! — Tristes pressentiments. Maladie de son frère Emile. — Première nouvelle : “ Que deviendra ma mère ? ” — Fatale dépêche. — La messe du lendemain. — Consolations de l'apôtre et du fils. — Retraite de janvier 1888. — Sympathie des confrères. — Appel à ses amis : “ Consolez ma mère. ” — La tentation de l'apôtre. Consultation. — Une belle lettre : “ Pourquoi je reste au Tonkin. ” — Le rêve d'une mère. — Union de sacrifices !

Le P. Nempon avait laissé près de sa mère son jeune frère Emile, qui, par ses soins plus empressés, devait être le soutien de la veuve et suppléer à l'absence du fils missionnaire. Emile n'avait eu garde de faillir à sa mission ; et la pauvre mère trouvait un adoucissement à sa douleur en pensant qu'elle aurait toujours à ses côtés celui auquel le missionnaire l'avait confiée après Dieu.

Hélas ! vers le mois de juillet 1887, une fièvre maligne s'empara du cher enfant. Le cœur de la mère y découvrit d'alarmants symptômes qui ne tardèrent pas à se justifier.

Aux premiers jours d'automne, Emile déclina visiblement,

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, No 51, p. 550, octobre 1893 ; No 52, p. 587, février 1894 ; No 53, p. 707, juin 1894 ; No 54, p. 799, octobre 1894 ; No 55, p. 13, février 1895 ; No 56, p. 99, juin 1895 ; No 57, p. 195, octobre 1895 ; No 58, p. 301, février 1896 ; No 59, p. 387, juin 1896 ; No 60, p. 493, octobre 1896 ; No 61, p. 599, février 1897.

et bientôt tomba dans une langueur mortelle. En vain la science des médecins, l'affection des amis, la tendresse maternelle, essayèrent de tous les moyens pour enrayer le mal ; la situation continua de s'aggraver. Au mois de décembre, le danger était imminent.

Emile se sentait mourir. Il souffrait d'indicibles angoisses, à la pensée d'abandonner sa pauvre mère. Il avait tant espéré ne jamais devoir la quitter, cette mère bien-aimée que son frère Louis lui avait léguée dans un testament de confiance et d'amour. Les paroles des derniers adieux retentissaient à ses oreilles, et, dans ses longues heures d'insomnie, il lui semblait entendre son frère : « Emile, je compte sur toi, « n'est-ce pas ? Tu veilleras d'un double amour sur notre « bonne et chère maman ! » Une fois même, les larmes lui montèrent aux yeux, et, se jetant sur le portrait du missionnaire, il le couvrit de ses baisers : « Pauvre Louis, si tu « savais ma position ! » Devant sa mère, il faisait effort pour se contraindre, reprenant son air calme, tranquille, souriant même, afin de ne pas alarmer davantage celle dont il soupçonnait les craintes hélas ! trop fondées. Celle-ci, de son côté, cachait ses inquiétudes, ne voulant pas ajouter à l'épreuve de son cher enfant. Un jour pourtant (c'était la dernière fois que sa mère veillait seule à son chevet), ne pouvant contenir plus longtemps l'élan de son amour : « Oh mère, s'écria-t-il, oh ! que je vous aime ! » et, lui remettant le thermomètre qui constatait à chaque heure le progrès de la fièvre : « Il n'y a pas de thermomètre, ajouta-t-il, oh non ! « il n'y en a pas, qui soit capable de marquer le degré de « mon amour pour vous, ... et dire... » Il n'eut pas le courage d'achever.

Quelque pénible que fut son sacrifice, Emile s'y était résigné avec foi et amour : « Que j'aime le bon Dieu ! » soupira-t-il ; et, aux prêtres qui venaient consoler sa dernière heure : « Il m'est bien dur d'abandonner ma mère, disait-il, « mais Dieu y pourvoira ! Que sa sainte volonté soit à jamais « bénie ! »

Le vendredi 29 décembre, s'accomplissaient ces mystérieux

desseins de la Providence sur Emile, et, en même temps, sur sa mère et sur son frère le missionnaire.

Louis semble avoir eu un secret pressentiment de ce qui se passait à Dunkerque. « Depuis longtemps je suis sans nouvelles de vous et d'Emile, écrivait-il dès le mois de juin. Se serait-il passé quelque chose qu'on voudrait me cacher ? » — Au mois de septembre ses craintes deviennent plus vives : « Je suis toujours très heureux, et pourtant, j'ai quelque sujet d'inquiétude. Il y a deux longs mois que je n'ai rien reçu de France, ni une lettre, ni un journal. Je ne sais trop ce que cela veut dire et je me mets mille idées en tête. Ayez donc pitié de moi. Ecrivez ou du moins faites écrire. »

Dans ces tristes appréhensions, le P. Nempon avait entrevu soit Emile au chevet de sa mère, soit sa mère au chevet d'Emile, il s'était écrié : « Seigneur, que ce calice s'éloigne de moi ! » Mais non. Ce calice, il devait le boire jusqu'à la lie. Le 31 décembre, comme il se trouvait avec le P. Ramond, à Khoan-vi-ha, il reçut une lettre qui lui annonçait la maladie de son frère : « Que deviendra ma mère ? » pensa-t-il aussitôt, il pleura longtemps. La lettre avait mis six semaines avant d'arriver à destination ; la maladie, hélas ! demande moins de temps pour faire son œuvre. Aussi était-il déjà en proie à une douloureuse inquiétude lorsqu'une première dépêche arriva : « Emile malade. » Son cœur ne s'y trompa point. « J'ai lu : *Emile malade* », écrit-il à son oncle, et je n'ai pu m'empêcher d'y voir : *Emile mort.* » Pauvre frère ! et surtout pauvre mère ! »

L'année 1888 s'ouvrait bien sombre. Le pieux missionnaire la commence par un acte de résignation. « Que la volonté du bon Dieu s'accomplisse sur mon frère malade, et sur moi qui suis trop peu aimant ! » Et s'efforçant de consoler sa mère : « Que puis-je vous dire, chère maman, que puis-je vous dire pour vous consoler un peu ? Je suis moi-même si accablé ! Pauvre cher Emile ! Il l'invite à se résigner, à souffrir avec lui « pour Dieu et pour les âmes. » « Vous avez fait le sacrifice de votre Louis, faites aujourd'hui le

« sacrifice de votre Emile, si Dieu le réclame pour le ciel.
« En tout et toujours que la volonté de Dieu soit bénie !
« Vous aviez concentré sur Emile l'affection que vous portiez
« à notre père et à moi, il était votre soutien, votre consola-
« tion, votre espérance. *Fiat !* Oui acceptez cette épreuve
« de la main du bon Dieu. Que sa volonté soit faite ! Coura-
« ge et confiance ! »

Le P. Nempon conservait pourtant encore quelques lueurs d'espoir : « Embrassez Emile pour moi, » ajoutait-il ; et il pleurait déjà comme si son frère était mort. Ce ne fut que le surlendemain, 2 janvier 1888, à Nam-dinh, qu'il reçut la seconde dépêche : « Emile pieusement décédé. » C'en était donc fini !... Emile n'était plus !... Et que devenait sa mère ? Un ami, prévoyant cette angoisse, avait ajouté ces deux mots de consolation : « Mère bien. » — « Est-ce vrai ? demanda-t-il aussitôt. Ne veut-on pas me ménager en me cachant l'état où se trouve ma mère ? Rassurez-moi bien vite. Hélas ! ce serait peut-être plus que je ne pourrais supporter. *Fiat !* » Et lui-même envoie à sa mère une dépêche avec ces deux mots, l'expression de sa foi et de son amour : « Courage ! Prions. »

Le lendemain, le P. Nempon célébra la sainte messe pour son frère bien-aimé ! « Mes larmes n'ont pas cessé de couler » témoigne-t-il lui-même. On prie plus par la douleur de son cœur que par le mouvement de ses lèvres ; aussi j'espère que mes larmes, mêlées au sang précieux de Notre-Seigneur, auront contribué plus que toute autre prière à ouvrir à mon frère Emile l'entrée du Paradis. » Son émotion le domina au point qu'il dut interrompre le saint sacrifice : « Le dirai-je ? Au moment où je récitais le « *Pater*, » il m'en coûta un peu de dire « *fiat voluntas tua.* » Je l'ai dit pourtant, et dans toute la sincérité de mon âme. Oh ! dites-le bien avec moi ! Oui, bonne mère, prenons notre cœur à deux mains et répétons : « *Fiat ! Fiat ! Fiat !* » Ne pénétrons pas les desseins de Dieu sur Emile et sur nous. Il n'est plus sur la terre, il est au ciel. L'ange de la Résurrection nous dit, comme à ceux qui cherchaient Jésus au tombeau : « *Non est hic, surrexit.* » Ne cherchez

« pas Emile sous la pierre qui le couvre, levez les yeux vers
« le ciel où il a pris rang dans le cortège magnifique de ceux
« qui suivent l'Agneau sans tache ! » Et entraînant sa mère
par l'élan de sa foi communicative, il ne s'incline plus avec
elle, pour pleurer sur une tombe, mais il l'emporte au
Calvaire, au pied de la croix, aux genoux de Marie, la Con-
solatrice des affligés et la Mère des douleurs. « Songez à la
« sainte Vierge Marie, dit-il. Ce fut comme vous un vendredi,
« qu'elle s'unit à son Fils au Calvaire pour dire : « *Consum-*
« *matum est.* » Unissez vos souffrances aux siennes, et offrez
« le sacrifice de votre Emile pour la conversion des âmes du
« pays où je vis, comme elle fit le sacrifice de son Jésus pour
« la conversion du monde entier. »

Dans ces accents généreux, dans ce langage sublime, nous
retrouvons l'âme du P. Nempon tout entière : la tendresse
du fils et la foi du missionnaire. Quelle plus éloquente
réponse à ceux qui prétendent que le missionnaire étouffe
les sentiments de son cœur ! « La bonne Vierge vous rendit
« autrefois votre Emile, » poursuit-il, faisant allusion à la
guérison presque miraculeuse dont son frère avait été
favorisé ; « vous en avez joui quatorze ans. Ce serait mal
« reconnaître cette faveur que de pleurer trop amèrement
« celui que la bonne Vierge réclame pour le ciel. » — « Songez,
« ajoute-il, laissant s'échapper plus vive toute l'affection de
« son cœur, songez qu'un autre fils vous reste. Quatre mille
« lieues nous séparent, mais nos âmes sont l'une près de
« l'autre. Reportez sur moi cette double affection dont Dieu
« vous a demandé le sacrifice ; consolez-vous en songeant à
« votre fils missionnaire. Pour moi, votre pensée ne me
« quitte plus. » Il promet de ne plus manquer le courrier
de France, afin de mieux répondre à cette affection qui va
se concentrer sur lui, afin de permettre à sa mère de vivre
de ses pensées, de ses sentiments, en un mot, de son apostolat.

La retraite de janvier 1888 offrit au P. Nempon l'occasion
de refaire sa pauvre âme dans le silence, le calme et la
prière. La pensée de sa mère s'impose pourtant à son
religieux souvenir. « Je ne saurais vous oublier, bonne mère,
« écrit-il, et, si mon cœur n'en éprouvait le désir, ma con-

« science, ce me semble, me ferait un devoir de vous écrire et
« de vous consoler. Aussi n'ai-je pas hésité à prendre un
« jour de ma retraite pour m'acquitter de cette pieuse mission.
« Mais comment vous consoler, alors que je ne suffis pas
« à me consoler moi-même ? J'ai perdu mon frère, et j'en
« souffre cruellement ; vous avez perdu votre fils, et nul
« amour n'est grand comme celui d'une mère. » — « Ne
« pleurons pas, reprend-il aussitôt, car « heureux ceux qui
« meurent dans le Seigneur ! » Votre seul désir, votre
« constante préoccupation a été d'assurer le bonheur éternel
« de vos enfants. Aujourd'hui Emile est heureux, auprès de
« son père, auprès de Dieu. Que la pensée de son bonheur
« soit un baume à vos douleurs ! Ne pleurez donc pas sur
« Emile. Ne pleurez pas davantage sur vous, car Jésus-Christ
« a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent ! » Oui, Dieu
« éprouve ceux qu'il aime, et il leur prépare, par le moyen
« des souffrances de la terre, une plus riche couronne de
« gloire dans le ciel. Il vous a éprouvée dans votre époux
« le 21 avril 1884 ; il vous a éprouvée dans votre fils Louis,
« parti pour le Tonkin, le 8 avril 1885 ; et maintenant, il met
« le comble à vos épreuves en appelant Emile à Lui. O mère,
« sachez comprendre cet amour, et que Dieu vous soutienne
« comme il m'a soutenu moi-même au moment où je déchi-
« rais le funèbre télégramme : « Dieu éprouve ceux qu'il
« aime ! »

Le P. Nempon avait lui-même trouvé quelque consolation dans les témoignages de sympathie que lui avaient prodigués ses confrères réunis à Késo. Il en fait part à sa mère, et l'invite à vivre, elle aussi, en union de prières et de sacrifices avec ses frères du Tonkin : « Je ne sais rien de plus
« touchant, ni de plus consolant, dit-il, que l'intérêt que
« tous ici nous portent, et à vous, et à moi. Mgr Puginier et
« Mgr Gendreau ont tous deux célébré la sainte messe pour
« Emile, et ils m'ont prié de vous faire parvenir leurs
« condoléances avec une bénédiction spéciale. Les mission-
« naires m'ont chargé de vous transmettre l'expression de
« leur affectueuse sympathie, et tous ont dit la messe pour
« le repos de l'âme d'Emile. Ils ont aussi prié pour vous :

« tous se souviennent de la mère qu'ils ont laissée en France
« et l'amour qu'ils lui portent leur fait comprendre quelle
« doit être votre douleur.

« Oui, vivons ensemble, et, malgré les 4,000 lieues qui
« nous séparent, vivons en Dieu. Dieu seul ! voilà le point
« où vous et moi devons nous rencontrer chaque jour : en
« Dieu il n'y a plus de distance. Le temps passera vite, puis
« nous nous retrouverons en compagnie de notre cher Emile
« et de mon vénéré père. Que Dieu vous console et qu'il
« fasse un bon missionnaire du fils qui ne saurait trop vous
« dire combien il vous aime ! »

Dans son excessive délicatesse le P. Nempon évite de parler à sa mère des douleurs qu'il a lui-même ressenties à l'occasion de la mort de son frère. C'est à ses amis qu'il ouvre son âme tout entière, réclamant de leur amitié un souvenir pour son frère défunt et un mot de consolation pour son cœur brisé : « Dieu seul, cher ami, Dieu seul peut savoir ce que j'ai souffert par la mort de mon frère, par l'incertitude où je me suis trouvé longtemps sur l'état de ma mère. Dieu seul le sait ; car seul il sait combien j'aimais mon frère, combien j'aime ma mère. J'ai dû quitter ma mère, et il me faut voir aujourd'hui disparaître le frère qui me remplaçait à ses côtés, qui se faisait le doux intermédiaire entre elle et moi. Au moment de quitter ma mère, pour répondre à ma vocation, je me consolais au moins à cette pensée qu'Emile était là ; et voilà qu'il n'y est plus : notre trait d'union est brisé. Cette seule idée me fend le cœur. Je me résigne sans doute, je me soumets, mais je souffre et je pleure. »

Son frère, il le contemplait au ciel, à la suite de l'Agneau sans tache, mais sa mère il la voyait seule, désolée. C'était là sa grande douleur. « Ah ! cher ami, qu'on a de la peine à se faire à l'idée de sa mère abandonnée. Pauvre mère ! pauvre fils, moi-même qui ne puis rien pour soulager sa peine ! Il me semble la voir penchée toute en pleurs au-dessus du marbre froid qui recouvre et son fils et son époux. Sans doute il lui reste un fils, mais ce fils n'est presque plus à elle, et elle ne peut même pas espérer le

« revoir. Enfin !... je me repose sur le bon Dieu qui sera
« la consolation de ma mère, comme il fut celle de Marie,
« et qui nous donnera à tous deux de supporter avec
« résignation une situation qui serait intolérable, s'il ne nous
« soutenait de sa grâce. Encore une fois, je vous l'avoue en
« toute franchise, l'épine la plus aiguë de ma couronne de
« missionnaire, c'est la pensée de ma mère. Que devient-elle ?
« Comment se porte-t-elle ? Comment se console-t-elle ?
« Voilà ce que je me demande à toute heure du jour et de la
« nuit, sans jamais pouvoir me répondre autre chose que ce
« mot : « Je n'en sais rien. » Vous au moins, cher ami, vous
« qui en savez quelque chose, remplissez auprès de ma mère
« l'office d'un ange consolateur, par amour pour moi et par
« amour pour mon frère Emile. Soyez surtout bien sincère
« dans les nouvelles que vous me donnez. La foi qui me
« reste, me soutiendrait à l'heure où le bon Dieu m'enverrait
« une nouvelle épreuve. »

Le courrier de France avait apporté au P. Nempon de
consolants détails sur la fin chrétienne de son frère. « On
« m'a raconté la mort édifiante de notre cher Emile, écrit-il
« à sa mère, on m'a redit ses dernières paroles toutes
« empreintes de foi et de piété. Vraiment je n'ai plus qu'un
« mot dans le cœur et sur les lèvres : « Heureux ceux qui
« meurent dans le Seigneur ! » Et répondant à celui dont
il a reçu ces précieuses nouvelles. « Merci, cher ami, merci
« de votre affection, merci surtout de tout ce que vous faites.
« de ce que vous avez fait et de ce que vous ferez encore
« pour ma pauvre mère. Les lettres que vous m'avez écrites
« dans cette pénible circonstance sont devant moi. Je les
« garde, réunies en un petit cahier qui sera mon « *vade*
« *mecum* » jusqu'à la fin de mon pèlerinage sur la terre. Elles
« me diront ce que vous avez fait pour mon frère, pour
« ma mère et pour moi ; et ainsi, le souvenir d'une des
« plus grandes douleurs sera tout à la fois le témoignage
« de la plus sincère affection, tout indigne que j'en suis ;
« mais surtout, continuez à ma mère ce tendre et généreux
« dévouement. Soyez sa force et sa consolation, et vous
« aurez, sur terre, les remerciements d'un fils qui a quitté

« sa mère avec la certitude que le bon Dieu lui enverrait un
« ange plutôt que de l'abandonner, et, au ciel, vous recevrez
« la récompense promise à ceux qui visitent la veuve et
« consolent sa douleur. »

Ainsi le P. Nempon, s'oublie pour ne songer qu'à sa mère, et il s'efforce de toutes manières à pourvoir à sa consolation, à son bonheur. « Les intérêts de ma mère, écrit-il à l'un de
« ses oncles, voilà ma seule préoccupation ; quant aux miens,
« peu importe. Soyez-en convaincu, agissez en conséquence,
« et surtout consolez ma mère. Hélas ! que de glaives acérés
« lui ont traversé le cœur depuis le jour où mon père nous
« quitta, que de larmes depuis le 21 avril 1884 ! Vous ne le
« savez que trop, puisque ses douleurs ont été les vôtres.
« Pardonnez-moi, cher oncle, de vous parler ainsi et de vous
« tracer des devoirs que vous remplissez déjà si religieuse-
« ment ; et pourtant, je vous en supplie encore à deux genoux
« soyez la consolation de ma pauvre mère. »

Lui-même n'écrit plus une lettre sans y joindre une parole d'espérance, un mot d'encouragement : « Ce n'est pas moi
« dit-il, qui vous détournerai jamais d'aller pleurer sur le
« marbre qui couvre ces chères dépouilles, mais pleurez sans
« amertume, et surtout ne ravivez pas votre douleur. Elevez
« votre regard et votre pensée vers le ciel : ne songez pas à
« la terre qui recouvre nos chers défunts, mais à la couronne
« qui dans les cieux orne leur front. » — « J'ai reçu vos deux
« bonnes lettres, » écrit-il un autre jour, ajoutant aux conso-
lations de la foi l'expression de son propre amour. « Oh
« merci, merci, bonne mère ! Je les ai couvertes de baisers
« et mouillées de mes larmes. Je les ai lues et relues avec
« une émotion que je ne saurais vous dire. Je sais bien que
« vous m'aimez, je sais que le sacrifice que vous avez fait il
« y a trois ans doit vous paraître plus lourd aujourd'hui. Je
« juge de votre douleur à celle que je ressens moi-même.
« Courage, chère maman, courage ! Jésus lui-même trouva
« la croix bien pesante, puisqu'il fallut que Simon l'aidât à
« la porter. Dieu vous aidera, j'en ai la conviction intime,
« et je m'en repose sur sa bonne Providence ! »

Un autre jour que sa mère lui avait demandé ses « volon-

« tés » au sujet de la succession de son frère, « afin, disait-elle, de ne rien faire contre ses désirs ou ses intérêts. » — « Quant à mes volontés, répond-il, je n'en ai pas d'autres que de vous vouloir heureuse et à l'abri de tout besoin : tout ce que vous ferez sera bien fait. Vous craignez de faire quelque chose contre « *mes intérêts*, » dites-vous. Ce mot est un peu dur pour un fils. *Mes intérêts* sont les vôtres, et je serais bien ingrat, si j'osais jamais vous parler à vous, ma mère, de « *mes intérêts*. » Tout ce que je puis avoir en France est à vous, disposez-en comme il vous plaira : je veux toujours être votre enfant comme je l'étais à dix ans. »

Le P. Nempon avait retrouvé le calme et la paix dans la conscience du sacrifice qu'il avait accompli en union avec sa mère « pour Dieu et pour les âmes, » lorsqu'une lettre, venue de France, renouvela l'émotion des premiers jours, et provoqua au cœur du fils et dans l'âme du missionnaire une nouvelle lutte de tendresse et de générosité. Un ami de la famille, prenant en pitié la situation de Mme Nempon si cruellement éprouvée dans son amour d'épouse et de mère, et voulant lui procurer la seule consolation qu'elle pût rencontrer sur terre, entreprit de décider le jeune missionnaire à venir prendre la place laissée vide par la mort de son frère. Dieu permit cette épreuve pour offrir au généreux apôtre une occasion d'affirmer son amour de Dieu par-dessus toutes choses, sans se départir de la tendre affection qu'il conservait à sa mère.

Le P. Nempon fit part à son supérieur de la lettre qu'il avait reçue, et du trouble qu'elle avait jeté dans son âme. « Restez, mon cher ami, lui répondit le P. Ramond, restez pour Dieu et pour votre mère. Elle sera bien plus heureuse de vous savoir missionnaire que de vous posséder à ses côtés; et le bon Dieu, à qui vous vous sacrifiez, vous tiendra compte à tous deux des mérites de ce nouveau sacrifice. » — « C'était bien mon avis, répartit le jeune missionnaire, mais j'avais besoin de m'entendre encourager. Je vous remercie. »

Ecrivant ensuite à son meilleur ami, le confident habituel de ses pensées : « On voudrait me faire croire que mon

« devoir est de renoncer au Tonkin et de revenir auprès de
« ma mère, qu'en pensez-vous ? Vous devinez si je souffre.
« Hélas ! je n'aurai votre réponse que dans trois mois !
« Quoi ! mon devoir serait de regarder en arrière après avoir
« mis la main à la charrue ! Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas
« défendu ? N'a-t-il pas ajouté : « Celui qui aime son père ou
« sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ? » Si je n'é-
« tais pas digne de Dieu, serais-je encore digne de ma mère ?
« Que penserait-elle de moi si je n'étais plus missionnaire ?
« D'ailleurs, n'ai-je pas fait la promesse solennelle de me
« dévouer tout entier et jusqu'à la mort au service des Mis-
« sions ? Est-ce au moment où mon père, mon frère et ma
« mère ont plus besoin de prières et de sacrifices, que moi,
« missionnaire, je dois renoncer aux mérites de ma vie apos-
« tolique ? Non, non ; mon devoir n'est pas de retourner,
« mon devoir est de rester ici, coûte que coûte. Je porterai
« cette croix avec les autres. »

Sans attendre l'avis de celui qu'il consulte, le P. Nempou répond lui-même à l'argumentation de son ami par la plus belle lettre qui soit jamais sortie de sa plume et de son cœur.

Après avoir remercié son ami du tendre intérêt qu'il témoigne à sa mère et à lui, il aborde la discussion de toutes les raisons alléguées en faveur du retour. « Crois-tu, disait
« celui-ci, crois-tu que, de ta propre autorité, tu puisses enle-
« ver à ta mère cette dernière et suprême consolation, de te
« voir revenir auprès d'elle ? » — « Tu me prends par mon
« faible, observe le P. Nempou, tu l'attaques à mon pauvre
« cœur. Non, cher ami, non, je ne crois pas que je puisse, de
« ma propre autorité, refuser à ma mère ce baume à sa dou-
« leur. Mais il est une autre autorité qui s'impose à moi
« comme à elle : l'autorité de Dieu à qui j'ai fait vœu de fidé-
« lité, sans réserve, sans reticence, sans arrière-pensée ;
« l'autorité de Jésus-Christ, mon Maître, qui m'a dit « Sois
« mon disciple, et suis-moi, » et encore : « Mon disciple ne
« doit pas regarder en arrière ; il ne serait plus digne de
« moi. » Aux plaintes et aux réclamations de ma mère (si ma
« mère me réclamait ; ce qui n'est pas), je me verrais obligé de
« répondre comme Jésus lui-même à Marie et à Joseph :

« Ne faut-il pas que je fasse avant tout l'œuvre pour laquelle
« mon Père m'a envoyé. » Dis-moi, ne me faut-il pas obéir
« à Dieu plutôt qu'à la voix de la nature ? et mon devoir
« n'est-il pas aujourd'hui le même qu'il y a trois ans : sacri-
« fier l'amour que je porte à ma mère à l'amour que je dois
« à mon Dieu. Ce n'est pas de ma propre autorité que je reste
« ici, c'est par la volonté de Dieu. Le monde ne pardonne
« pas une infidélité aux hommes, comment me pardonnerais-
« je à moi-même une infidélité à Dieu ? et ce serait être infi-
« dèle à Dieu que de renoncer à ma vocation et d'abandonner
« le poste d'honneur qu'il m'a confié. »

« Tu ne peux pas laisser ta mère se débattre dans ce cercle
« de chagrin où elle ne saurait trouver d'issue, lui disait son
« ami. » — « Oh ! tu n'avais pas besoin de m'étaler ainsi la
« douleur de ma mère, réplique-t-il. Je ne la devinais que
« trop ; et toi, qui me connais, tu peux savoir jusqu'à quel
« point ta description a dû m'émouvoir. Je n'ai pas été formé
« au sein des rochers, je n'ai pas été nourri du lait des
« tigresses de nos montagnes du Tonkin. Souvent même,
« pour triompher de ma filiale tendresse, je dois recourir à
« toutes les ressources que la foi me suggère en me transpor-
« tant au Calvaire où je trouve un modèle pour ma mère et
« pour moi. »

« Fais donc le sacrifice de ton rêve, disait encore son ami,
« sacrifie même tes plus légitimes espérances. » — « Mais,
« mon cher ami, mon rêve est d'aller au ciel, et d'y envoyer
« le plus grand nombre d'âmes possible ; mon espérance,
« c'est de revoir un jour mon père, ma mère et mon frère
« dans le séjour où nous devons nous retrouver pour ne plus
« nous séparer. Et tu voudrais que je fasse le sacrifice de ce
« rêve-là, que je renonce à ces espérances ? Non, non ; tu
« ne veux pas. »

» La loi naturelle confirmée par le Décalogue nous ordon-
« ne d'aimer nos parents, » argumentait son ami, passant
subitement du langage du sentiment à celui de la conscience
et du devoir. — « Je le sais, réplique le P. Nempon, mais
« l'Écriture Sainte nous apprend aussi que l'on ne saurait
« aimer ses parents plus que Dieu : « Celui qui aime son

« père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. »
« D'ailleurs l'objection porte avec elle sa réponse : « Tes père
« et mère honoreras. » Et quel meilleur moyen d'honorer
« mes parents et de leur prouver mon amour, que de travail-
« ler ici à la gloire de Dieu et au salut des âmes ? Un jour,
« au ciel, la plus grande gloire de ma mère sera d'avoir
« donné un apôtre à l'Église, en sacrifiant son fils jusqu'à
« trois fois pour l'amour de Dieu.

« Toutes ces difficultés, conclut-il, tous ces sacrifices aux-
« quels je me vois obligé aujourd'hui pour rester fidèle à ma
« vocation, tous ces sacrifices, je les avais prévus. Ces objec-
« tions que tu fais valoir dans tes lettres, depuis longtemps
« je les ai entrevues et résolues. Elles se sont présentées à moi,
« au premier instant de ma vocation ; elles sont devenues
« plus importunes au jour de mon entrée au séminaire de
« Paris ; enfin elles semblaient plus impérieuses encore au
« jour de la séparation définitive, au moment où je vous
« quittais, vous, mes amis d'enfance, au moment où, pour
« la dernière fois, j'embrassais ma mère. Elles étaient là qui
« me parlaient un langage séducteur et perfide ; et il m'a
« fallu la grâce toute puissante de Dieu pour faire taire le
« cri de la nature et n'écouter que la voix de la conscience
« et du devoir. Oui, j'ai beaucoup souffert en ce jour, et ma
« mère n'a pas moins souffert que moi. Rentrer en France,
« ce serait peut-être compromettre mon salut ; ce serait, à
« coup sûr, consentir de gaieté de cœur, à perdre le fruit de
« tant de souffrances supportées jusqu'à ce jour. »

Depuis longtemps déjà le P. Nempon avait fait son sacri-
fice ; il n'y avait pas apporté de condition, mais il avait fait à
Dieu le don absolu de lui-même. La veille du départ de Paris,
sa mère le voyant assez fatigué : « Louis, dit-elle, si vous
« vous aperceviez tôt ou tard que vous ne pouviez tenir
« au Tonkin, vous reviendriez sans doute en France pour y
« exercer un ministère moins pénible ? » — « Non, non, mère
« répondit-il vivement, n'y comptez pas : c'est tout ou rien,
« je veux vivre ou mourir missionnaire, je veux vivre ou
« mourir au Tonkin. »

« Pourquoi au Tonkin ? » reprend son ami, cherchant à

concilier le zèle des âmes et les exigences de la piété filiale. « Il ne manque pas d'âmes à sauver en France. » — « Hélas ! « ce n'est que trop vrai, répond-il, mais tu m'avoueras que si « elles ne se sauvent pas, ce n'est pas par défaut de secours « spirituels. Les prêtres sont nombreux en France, et ceux-là « se perdent qui ne veulent pas se sauver. Ici, au contraire, « chaque missionnaire occupe une place qui resterait vide, « s'il n'y était pas ; et, par cela même, combien d'âmes seraient « privées des secours de la religion qu'elles ne trouvent « aujourd'hui que grâce à mon ministère ! Certes je ne suis « pas nécessaire ici, (personne n'est nécessaire en ce monde), « mais, sans être indispensable, mon ministère a produit des « fruits de salut qui n'auraient pas été réalisés sans ce modeste « concours, car nos missionnaires sont comptés. Que seraient « devenus les malades que j'ai visités, consolés, administrés, « les enfants que j'ai baptisés, les chrétiens que j'ai confessés. « confirmés dans cette partie de la Mission ? »

Le plaidoyer en faveur du retour se terminait par une liste de noms que son ami supposait devoir faire impression sur le P. Nempon. « Les personnes du monde, remarque « simplement le missionnaire, ne sont pas aptes à juger « pareilles questions. Les pensées de foi, l'esprit de sacrifice, « le culte des âmes ne sont pas assez dans leurs idées et dans « leurs mœurs. Elles ne comprennent pas le missionnaire ; « comment le jugeraient-elles ? Aux yeux de ces sages du « monde, beaucoup de saints ont passé pour des fous. Je « veux en être moi aussi de ces fous sublimes que l'Église a « placés sur ses autels. Que ne suis-je plus fou encore, fou « d'amour, fou comme saint François Xavier et tant d'autres ! « Peut-être alors ferais-je plus de bien que je n'en fais ! »

La conclusion du P. Nempon est aussi nette que sa discussion est logique : « J'ai médité ta lettre, dit-il, et j'ai été « profondément ému de toutes les considérations que ton bon « cœur t'a inspirées, mais je n'ai pas à céder à mes émotions ; « seule la foi doit m'éclairer. Or, il se trouve que j'ai « retiré de ta lettre une conviction plus forte, une foi plus « invincible que le bon Dieu me veut ici, et que ce serait « une lâcheté de manquer à ma vocation. C'est pour l'amour

« de Jésus-Christ que je suis venu ici, c'est encore pour son amour que je veux y rester, en souffrant de toutes les souffrances de ma mère, augmentées de celles que je ressens moi-même d'une séparation que la mort sans doute viendra bientôt abrèger. »

On comprend ce que dut éprouver le P. Nempon en soutenant cette argumentation, moins contre son ami, que contre son propre cœur. C'est une des plus belles scènes de ce grand combat entre le fils et l'apôtre dans l'âme héroïque de notre vaillant missionnaire.

La mère du missionnaire se montrait digne d'un tel fils. Faisant taire les réclamations de l'amour maternel, cette femme forte renouvela l'offrande de tout ce qui lui restait ici-bas, et, dans un mâle langage, exhorta elle-même son fils à persévérer dans la voie du sacrifice : « Le consentement que je vous ai donné, écrivait-elle, ce consentement, je ne me crois pas le droit de le retirer; eussé-je ce droit, je ne voudrais pas en user. Mon plus grand bonheur est de vous voir rester missionnaire. Je n'ai pas à compter avec mes souffrances ou avec mes désirs, mais avec votre devoir, avec la volonté de Dieu qui vous réclame au Tonkin. »

Le P. Nempon rayonnant de bonheur et de légitime fierté courut montrer sa lettre au P. Ramond ; et celui-ci, après l'avoir lue lentement : « Je vous l'avais bien dit, cher Père ; votre mère est aussi missionnaire que vous. » — « Plus missionnaire, » reprit-il humblement et la voix pleine de larmes, « oui, plus missionnaire, car elle a plus de foi, plus de force de caractère, et elle souffre davantage. » — « Il était heureux d'avoir été vaincu par sa mère, » remarque le P. Ramond qui nous a rapporté cet édifiant entretien.

Cependant Mme Nempon avait formé un rêve héroïque où l'amour de Dieu et celui de son fils semblaient devoir trouver une égale satisfaction. Elle avait songé à partir au Tonkin pour y dépenser au service de son fils et de ses Tonkinois, sa fortune, ses forces et sa santé, remplissant à l'égard de son missionnaire le rôle des saintes femmes auprès du Sauveur.

Le P. Nempon avait trop de délicatesse pour combattre lui-même les pieux désirs de sa mère bien-aimée. Il chargea

un de ses amis de la détourner de ces projets, en dissipant ces généreuses illusions avant qu'elles ne s'évanouissent d'elles-mêmes devant l'impossibilité d'une pareille entreprise. Quant à lui, il se contenta de revenir plus souvent dans sa correspondance sur cette pensée que Dieu était « l'unique point » où devaient se rencontrer leurs âmes : « Priez beaucoup pour moi, écrit-il, songez à moi, mais que ce soit dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie : c'est là que j'aime à me recueillir pour songer à ma mère, que ce soit là aussi que ma mère se retire pour songer à son cher Louis. »

Le fils resta seul au Tonkin, et la mère, en France : « Courage ! union de prières et de sacrifices ! » lui écrivait-elle. Cette parole alla droit au cœur de l'apôtre : « Oh oui ! chère mère ! union de sacrifices. Les sacrifices de la mère unis aux sacrifices du fils, quel holocauste agréable à Dieu ! Union de sacrifices ! Vous avez fait une fois le sacrifice de votre Louis, ou plutôt, vous le renouvez chaque jour ; et quel sacrifice plus beau que celui d'une mère immolant son enfant ? C'est de grand cœur, je vous l'assure, que je joins mes sacrifices de chaque jour à celui que vous avez fait et que vous faites encore de votre Louis. Le sacrifice, voyez-vous, c'est la force du chrétien, c'est la monnaie du ciel, c'est la vie de l'âme aimante, c'est le rêve de tous les saints. Immolons-nous donc, sacrifions-nous, sans faiblesse et sans relâche ; car celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin. Fixons toujours la croix, le rayonnant étendard qui doit guider tous ceux qui aiment Jésus-Christ, et tous ceux que Dieu appelle à l'honneur douloureux de l'apostolat et à la gloire infinie des Élus. Oui, pensez que tant de souffrances auront un jour une fin, bientôt peut-être ; et le juste prix que nous en recevrons ne sera pas autre chose que le ciel, où nous nous retrouverons réunis, le père, la mère et les deux enfants, sacrifiés jadis, dans le sein de Dieu pour ne plus nous séparer jamais. Courage et confiance ! »

CHAPITRE XXIII

LA TOURNÉE PASTORALE DE MGR PUGINIER — LE LAOS

Humilité du P. Nempon. — Son amour de la souffrance. — Tournée pastorale de Mgr Puginier dans le district de Nam-xang. — Sollicitude paternelle de Mgr Puginier. — Fruits de salut : fondation de 46 nouvelles chrétientés. — Mort du P. Beaumont. Le Laos. Son évangélisation, ses martyrs. — Le P. Nempon demande à partir au Laos. — Réponse de Mgr Puginier. Résignation du missionnaire. — Discrétion du P. Nempon sur ce sujet.

Le P. Nempon pouvait parler d' « union de sacrifices », car il marchait lui-même dans cette voie du Calvaire, chaque jour plus rude et plus douloureuse.

La mort de son frère avait réveillé plus ardentes ses aspirations à la sainteté, au martyre : « Certes, je suis venu en « mission pour sauver les âmes et procurer ainsi la gloire de « Dieu, écrit-il ; mais, je le dis sans rougir, ce fut aussi pour « sauver ma pauvre petite âme. J'ai lu dans nos Saints Livres « que « Celui qui quitte tout pour Dieu recevra le centuple « en cette vie et le bonheur éternel en l'autre, » et ce centuple, « je veux le gagner. »

A cette œuvre de sanctification, le P. Nempon donne sa véritable base : l'humilité. Cette vertu s'était aussitôt révélée à ses confrères. Il était modeste, non seulement dans les humbles sentiments qu'il concevait de lui-même, mais aussi dans sa tenue simple et pauvre, dans sa déférence toute filiale envers ses supérieurs, dans son indulgence pour ses catéchistes et ses chrétiens, dans son admiration pour ses confrères. « Autant il exagérait sa faiblesse et voyait les imperfections de tout ce qu'il avait pu dire ou faire, témoigne le « P. Cosserat, autant il savait prendre les autres en estime,

« reconnaître et célébrer leurs faits et gestes apostoliques. » Cette humilité devint plus profonde à mesure qu'il avança dans les voies de la perfection. « Saint-Paul craignait qu'après avoir prêché le salut aux autres, il ne vint à manquer le sien, écrivait-il à l'un de ses plus intimes confidents. Saint-Paul était saint Paul, et moi, hélas ! je ne suis que Louis Nempon. Que de motifs de craindre et avec plus de raison ! » — « Permettez-moi de me recommander à vos bonnes prières, disait-il à un autre, j'en ai un si grand besoin ! Ma faiblesse morale est plus grande encore que ma faiblesse physique, et parfois je me prends à penser que ce n'était pas la peine de causer tant de chagrin à ma famille pour être un aussi pauvre missionnaire. »

Une lettre qu'il reçut d'Europe, le fit « rougir de honte. » Un de ses anciens condisciples le félicitait d'être au nombre des « apôtres du Tonkin, » en attendant qu'il prit place parmi ses martyrs. Son humilité s'alarme, et, craignant que ses amis n'en vinssent à ne plus prier pour lui : « De grâce, répond-il avec un accent de doux reproche, de grâce, ne me voyez plus en rêve, la tête ornée d'une brillante couronne et la main ornée de la palme empourprée des martyrs. Je ne suis pas martyr ; et le serai-je jamais ? Je vous permets de solliciter cette grâce pour moi, mais, en attendant, voyez-moi tel que je suis, pauvre, misérable et bien digne de vos prières. »

L'humble missionnaire ne se renonce ainsi à lui-même que pour s'attacher plus entièrement à Jésus, son Maître, qu'il est résolu à suivre jusqu'au Calvaire. « J'aime le bon Dieu, s'écrie-t-il, oh ! oui, je l'aime, et j'espère qu'en considération de cet amour, Dieu me pardonnera mes négligences et mes tiédeurs. » — « Vive Dieu ! » répète-t-il souvent. — « Encore souffrir, encore souffrir, *amplius, amplius*, reprend-il avec saint François-Xavier : pour Dieu, ce ne sera jamais assez souffrir. »

Le P. Nempon avait été frappé de cette parole que Mgr Pie adressait à Théophile Vénard, son diocésain, au moment où celui-ci partait en mission. « Ne soyez pas apôtre à demi. » Et chaque jour il demandait la grâce de n'être pas

« un missionnaire médiocre. » Ce désir d'une plus grande perfection motiva toutes les démarches du jeune missionnaire, et fut le principe de toutes ses joies, comme de toutes ses douleurs, au point que le P. Cosserrat qui le connaissait bien, résumait à la fois son caractère et sa vie dans ces deux mots emprunter à l'Écriture : « *Vir desideriorum* : « C'était un homme de désirs. »

S'il eut parfois quelque préférence, ce fut par un désir plus généreux de se sacrifier, sans réserve aucune, au service du bon Maître. En toute occasion, il s'estima heureux de souffrir, et de pouvoir ainsi donner au Bien-aimé de son cœur le gage d'un amour sincère. « Quel serait, après tout, « le mérite du missionnaire, s'il ne rencontrait quelques « épines pour lui meurtrir les pieds ? Jésus-Christ les a-t-il « écartées de sa tête divine ? et ne serait-ce pas une honte « de se proclamer son disciple et d'oser marcher à sa suite, « sans avoir le courage de souffrir ? Oh oui ! j'accepte mes « croix et je les accepte de grand cœur. J'en rencontrerai « d'autres qui seront plus rudes hélas ! — « Hélas ! » non, « reprend-il aussitôt, c'est « *tant mieux* » que je devrais dire, « car la croix c'est la vie, la vie de la terre et surtout la vie « du ciel. Oui, cher ami, le ciel est bien près du sommet de « la montagne où fut immolé le Sauveur Jésus, et, plus on « approche de ce divin sommet, plus on approche du ciel ; et « au ciel il n'y aura plus de larmes, plus de déchirements, « mais une paix sans fin, un bonheur sans mélange en « récompense de tous les sacrifices, acceptés avec résignation, « foi et amour. »

L'humilité, la souffrance, les vertus personnelles ne suffisent pas à un missionnaire : Dieu ne lui a pas confié que le soin de son salut, il l'a choisi, il l'a envoyé pour sanctifier les autres et se dépenser à leur service par l'action et le dévouement. Le P. Nempon ne comprenait pas autrement sa mission ; et, au jour de la grande épreuve, il puisa dans sa douleur même un nouveau motif de zèle et d'apostolat. Un travail plus intense serait à la fois une diversion à sa peine et un sûr moyen de témoigner son amour à ceux qu'il a perdus. Il était en effet de ces âmes généreuses qui ne se laissent

point absorber dans une stérile douleur, mais qui, comprenant que

“ Tout le bonheur qu'on a vient du bonheur qu'on donne, ”

s'ingénient à consoler la misère et à procurer aux autres une paix, une joie, un bonheur qu'elles n'osent plus rêver pour elles-mêmes.

Une occasion favorable se présentait. Monseigneur Puginier venait fonder des chrétientés nouvelles dans l'île de Nam-xang et conférer le Baptême aux infidèles préparés par le ministère du P. Ramond et du P. Nempon.

Le 18 janvier, Mgr Puginier arrivait de Késo, par le canal de Phuly et la rivière de Nam-xang. Les chrétiens allèrent nombreux à sa rencontre sur des barques ornées de pavillons multicolores, et une foule plus nombreuse encore vint l'attendre sur la rive. Au moment où sa Grandeur débarqua, tous s'agenouillèrent pour recevoir la bénédiction de l'évêque, puis l'applaudirent avec toutes les manifestations bruyantes, dont les Annamites sont prodigues en pareille circonstance.

Le cortège s'organisa, formé de deux catégories bien distinctes : « la première composée des notables de la paroisse « (c'est la suite d'honneur) ; la seconde, des porteurs, gens « du peuple, corvéables de très bonne volonté, qui s'exécutent avec la meilleure grâce du monde. Ajoutez à cela un « bataillon de gens portant drapeaux, étendards, lances, « sabres dorés, etc., une compagnie de joueurs de flûtes, « violons, guitares, cymbales et grosses caisses..., et vous « aurez une idée de cette marche triomphale (1). »

L'accueil fait au simple missionnaire est déjà très imposant ; mais, pour leur évêque, les Annamites n'ont pas assez de présents, de compliments et de saluts : « Dix mille saluts « à l'évêque, dit le chef des notables. Le Grand Père, suivant « l'impulsion de son cœur, est venu visiter ses enfants ; le « Pasteur aime ses brebis. » Et les salutations suivent pro-

(1) Une tournée pastorale dans le Tonkin occidental. *Lettre d'un missionnaire à sa famille*, p. 8.

fondes et réitérées jusqu'à quatre fois, car, au Tonkin, les saluts se mesurent et se comptent à la dignité des personnages.

Le lendemain, avant même que le gros tam-tam suspendu à la porte de l'église ait annoncé le retour du soleil, deux ou trois mille chrétiens sont réunis qui se disputent l'honneur d'assister à la messe de Monseigneur. La paroisse de Phu-da, convertie tout entière depuis plusieurs années, n'arrêta pas d'avantage le vicaire apostolique qui poursuit sa route vers les villages dont il devait baptiser les catéchumènes et organiser les chrétientés.

Rien de plus simple et de plus grandiose à la fois que la cérémonie de l'administration du baptême dans la petite chrétienté de Nhan-gia. Un missionnaire nous en a fait le récit : « L'église étant trop petite pour la circonstance, on « a construit un vaste hangar, dont les bambous forment « l'enceinte, et la paille de riz la toiture. Les catéchistes « prennent dans les caisses de Monseigneur quelques grandes « pièces de soie annamite qu'ils étalent en guise de tenture, « et auxquelles ils suspendent de brillantes images, encadrées « à la mode annamite. Les catéchumènes ont été examinés « dès la veille et préparés à la réception des sacrements. Un « missionnaire procède aux exorcismes ; puis Sa Grandeur, « revêtu d'une chape en drap d'or, la crosse à la main et la « mitre en tête, debout sur les degrés de l'autel, leur adresse « une chaleureuse allocution, les félicitant d'avoir répondu « à l'appel de Dieu, et les exhortant à rester fidèles à sa « grâce. Les païens se pressent également avides de voir et « d'entendre le grand évêque. Le pontife, assisté des mis- « sionnaires, répand l'eau sainte sur la tête des catéchumè- « nes, et la grâce de Jésus-Christ lave toutes leurs souillures : « ils sont chrétiens. Le lendemain, c'est la confirmation et « la première communion pour ceux qui sont en âge de « recevoir ces deux sacrements (1). »

Cette vie absorbée, fiévreuse, se continua vingt-huit jours,

(1) Lettre d'un jeune missionnaire du Tonkin à sa famille. (*Semaine religieuse du diocèse de Saint-Claude. Samedi, 19 mai 1883.*)

pleins de travaux et de mérites, car, au témoignage de Mgr Puginier lui-même, « la tournée de Nam-xang fut très « pénible à tous égards. » Les missionnaires se sentaient encouragés par la bonne volonté manifeste des peuples qu'ils évangélisaient ; les païens eux-mêmes prêtaient leur concours aux manifestations que les chrétiens préparaient à leur évêque. Ceux-ci venaient nombreux, et parfois de bien loin, jusqu'au village où devait passer Sa Grandeur. Semblables aux disciples qui suivaient le divin Sauveur à travers les vallées et les montagnes de la Judée, ils négligeaient souvent de rentrer chez eux pour boire et pour manger, et supportaient avec une égale patience la pluie qui tombait avec abondance et presque sans discontinuer. « La pluie, on « n'en parle pas, rapporte l'évêque, rendant compte de sa « tournée pastorale. Les fidèles annamites bravent les orages « pour venir jusqu'à nous. » Lui-même prend la bonne précaution de « distribuer à tous ceux qui étaient venus au « devant de lui, une petite tasse de vin annamite, pour les « réchauffer et corriger le mauvais effet de la pluie (1). »

Le vicaire apostolique et ses missionnaires parcoururent ainsi tous les villages, récitant chaque fois « un *Pater* et un « *Ave* pour implorer les bénédictions de Dieu sur ses habitants, pratique que nous suivons lorsque nous entrons dans « une chrétienté ou que nous la quittons, » remarque Sa Grandeur. Le 6 février 1888, on pria pour tout le district : la tournée était achevée. Le baptême avait été conféré à

(1) Mgr Puginier était assez coutumier du fait. Le P. Girod rapporte ce trait qu'il relève dans la tournée faite à Nam-xang en 1882 : « Aux « avenues de l'église, étaient assises plusieurs vieilles marchandes de « gâteaux de riz, nougats de pistache, et bâtons de cannes à sucre. Sa « Grandeur fit tout acheter en gros et distribuer aux pauvres d'abord, « puis à tous les gamins présents, chrétiens et païens, si nombreux « qu'on aurait dit qu'ils avaient flairé la chose de cinq lieues à la « ronde. En Annam, ajoute-t-il,

Cet âge est très gourmand, et son avidité
Sait manger, sans souci de la civilité.

(Lettre d'un jeune missionnaire à sa famille. (*Semaine religieuse de Saint-Claude* p. 246.)

486 infidèles, ce qui portait le nombre de chrétiens de Nam-xang à 10,000, sans compter 5,000 catéchumènes ; 46 chrétientés avaient été fondées ; et plus de 30 villages païens étaient venus demander à embrasser notre sainte religion. Après Dieu, l'auteur de tout bien, Mgr Puginier rend grâces de ce succès au zèle éclairé du P. Ramond et au dévouement du jeune missionnaire, le P. Nempon, qui, « tout en « s'exerçant au ministère apostolique, l'aidait déjà beaucoup « dans les confessions et l'administration des sacrements (1). » « Il eut sa bonne part de travail en cette pénible tournée, » témoigne encore son évêque (2). Pour l'humble missionnaire, il avouait modestement avoir eu « peu de loisirs durant « cette période de son apostolat. »

La grâce divine descendait avec une bienveillance toute particulière sur certains points du district, où les païens eux-mêmes faisaient baptiser leurs enfants en danger de mort. « La chrétienté de Van-tho, rapporte Mgr Puginier, a « la bonne pratique d'enterrer solennellement les petits en- « fants que leurs parents laissent baptiser avant la mort. » « Tous les chrétiens se font un devoir d'accompagner le « corps de ces petits anges, dont l'âme s'est envolée au ciel. » « Les païens sont tellement touchés de cette démonstration « de charité chrétienne, qu'ils se font un plaisir de prévenir « le chef de la chrétienté avant la mort de leurs enfants, « afin que celui-ci vienne les baptiser. Dans le courant de « l'année dernière, la petite vérole sévit fortement dans le « village, et 250 enfants de païens succombèrent : ils furent « tous baptisés. Chose extraordinaire, et qui a été remarquée « de tout le monde, les enfants des chrétiens furent aussi « atteints de l'épidémie, et pas un ne succomba. Qu'on ex- « plique cette chose comme on voudra, mais les chrétiens « et les païens de Van-tho ont vu en cela une preuve de la « protection de Dieu (3) »

(1) Compte-rendu manuscrit de la tournée pastorale de 1888.

(2) Lettre de Mgr Puginier.

(3) Compte-rendu manuscrit de Mgr Puginier après la tournée pastorale de 1888.

L'évêque, tout en se félicitant de voir prospérer ainsi sa belle mission de Nam-xang, s'attristait de ne pouvoir suffire à cette riche moisson. « Hélas ! disait-il, il faudrait ici 80 « catéchistes au lieu de 40 ; mais je ne puis restreindre ma « sollicitude à un seul endroit, et je dois pourvoir également « aux besoins des autres paroisses (1). » Les missionnaires partageaient la généreuse pitié de leur évêque et s'efforçaient de suppléer à leur petit nombre par l'ardeur de leur zèle, lorsqu'arrivèrent des nouvelles attristantes d'une autre mission, la plus éprouvée, et dès lors la plus chère au cœur de l'évêque, la mission du Laos.

Le Laos, vaste région située entre la Chine, l'Annam et le royaume de Siam, avait été, de la part de Mgr Puginier, l'objet d'une sollicitude particulière. La pauvreté d'un pays souvent dévasté par la famine, la difficulté des communications, la fièvre des forêts malsaines, peuplées de tigres et de panthères, les invasions, les guerres et les persécutions, rien n'avait pu le faire renoncer à la généreuse idée qu'il avait conçue d'évangéliser ce malheureux pays.

Les premiers missionnaires qui pénétrèrent au Laos, en octobre 1878, avaient retrouvé les traces d'une évangélisation primitive dans la croix que les « Muongs » portent sur la poitrine, au milieu de tatouages variés (2). Cette croix était à la fois le vestige du passé et le signe de l'avenir : elle signifiait les épreuves qu'aurait à traverser la chrétienté nouvelle. En effet, les premiers apôtres ne tardèrent pas à succomber, et nombreux furent ceux qui moururent après une seule année de ce pénible apostolat. Leurs souffrances, jointes à leurs travaux, attirèrent sur la mission les bénédictions du Ciel, et, en moins de cinq ans, le Laos compta 4,000 chrétiens et 5,000 catéchumènes.

La perspective d'aussi beaux résultats, et, surtout, l'attrait des sacrifices qu'un aussi pénible ministère imposait à ses apôtres, firent longtemps du Laos la terre convoitée de tous :

(1) Compte-rendu manuscrit de Mgr Puginier après la tournée pastorale de 1888.

(2) « Presque tous en avaient une de dessinée sur le revers de la main et quelquefois elle était très grande et très belle. » — ERNEST RICARD. — (*Auguste Séguet ou le jeune martyr du Laos*, p. 291).

au Laos, on était sûr d'épuiser pour la gloire de Dieu ses forces, sa santé, sa vie, en un mot d'être martyr ; si l'on ne succombait pas sous le rotin ou la hache, c'était au moins dans les glorieuses fatigues d'un apostolat forcément héroïque, sous la dent des animaux ou les atteintes de la fièvre.

En 1884, le péril devint extrême, ou plutôt, la mission du Laos fut anéantie tout entière dans un horrible désastre. Les mandarins, jaloux des progrès du christianisme, excitèrent contre les chrétientés naissantes la plus sauvage des persécutions. Six missionnaires (1), la plupart des catéchistes, un grand nombre de néophytes furent massacrés ; 32 églises pillées ; 60 chrétientés détruites ; et plus de 4,000 chrétiens, chassés de leurs demeures, durent se réfugier dans les bois. Le P. Nempon était alors au séminaire de Paris, et l'on n'a pas oublié combien il fut saintement jaloux et de la gloire des martyrs, et du bonheur de ceux qui partaient pour le Tonkin, et peut-être pour le Laos.

Les événements du Tonkin ne permirent pas à Mgr Puginier de recueillir le glorieux héritage des martyrs. Ce ne fut qu'au mois de décembre 1887 qu'il put songer à poursuivre sa grande œuvre apostolique. A cet effet, il fit choix du P. Beaumont et du P. Idatte qui partirent de Késo le 8 décembre. Ils arrivèrent le 27 du même mois à leur poste de Phuly, et le 22 janvier 1888 le P. Beaumont, supérieur de la mission, rendait compte à Sa Grandeur de l'heureuse issue de son voyage et de sa première installation au Laos.

Mgr Puginier s'applaudissait d' « avoir enfin rétabli cette « chère mission du Laos, » lorsque le 6 février, au lendemain de sa tournée de Nam-xang, arrivait à Nam-dinh cette laconique dépêche : « Père Beaumont mort Laos (2). »

(1) Les PP. Gelot, Rival, Manissol, Antoine, Séguret et Tamet.

(2) Le P. Beaumont était mort le 2 février 1888. C'était le quatorzième apôtre qui succombait en moins de 10 ans. Comme la plupart de ses confrères, il était mort victime de son dévouement au Tonkin et à la France. A peine était-il arrivé dans sa mission, que l'officier français du poste voisin lui avait écrit : « Père, venez vite. Je suis « entouré d'ennemis, et ne puis avoir aucune confiance en mes inter-
« prètes. » L'appel était pressant. Le P. Beaumont part aussitôt, fournit une course de huit heures, traduit à l'officier les renseignements

« Que deviendra le P. Idatte ? s'écria le pieux évêque, car « on ne peut songer à lui envoyer un auxiliaire avant le mois « d'octobre. Tiendra-t-il jusque-là ? (1) » — « Oh ! que je « souffre, en songeant à tous ces malheurs, mais encore une « fois il faut nous incliner devant les desseins de Dieu (2). »

L'émotion du P. Nempon, ne fut pas moins vive que celle de son évêque. Le P. Beaumont ! n'était-ce pas son condisciple du séminaire des Missions, son compagnon de voyage à bord du *Djemnah*, son ami, son frère d'armes au Tonkin ? Aussi l'évêque et ses missionnaires s'entretenaient-ils jusque bien avant dans la soirée, du P. Beaumont et de la chère mission du Laos.

Le P. Nempon songea toute la nuit au P. Beaumont, son ami, présenté au ciel par Marie Immaculée, le jour même de la Présentation de son divin Fils ; au P. Séguret, dont le souvenir s'était ravivé lors de son passage à Quinhon et dans les conversations avec le P. Ramond ; au P. Pinabel, le dernier survivant de tant de massacres, qu'il avait vu mourir à Késo, en un mot, au Laos, à ses chrétiens, à ses apôtres, à ses martyrs. « Le Laos ! répétait-il avec le P. Idatte, plus heureux solliciteur que lui, sans doute, au point de vue de « la nature, ce n'est pas très gai ; mais au point de vue de la « foi, c'est le plus beau poste que Mgr Puginier puisse donner « à ses missionnaires. Mourir, il le faudra tôt ou tard ! A la « grâce de Dieu ! »

Le lendemain, après avoir célébré la sainte messe, le P. Nempon s'en fut auprès de son évêque : « Monseigneur, dit-

donnés par les chrétiens fidèles, et reprend la route de sa mission. Cette fatigue, ajoutée à toutes celles du voyage, fut l'occasion de sa maladie. Il était déjà gravement atteint quand il rejoignit le P. Idatte, son confrère. Huit jours après la fièvre des bois l'emportait.

(1) Le P. Idatte put se soutenir jusqu'à l'arrivée de ses confrères, mais, « à peine avait-il goûté quelques jours le plaisir de se voir en « leur compagnie, qu'il fut saisi de la fièvre des bois et emporté comme « le P. Beaumont. » « C'est un coup bien rude, remarque le P. Nempon qui nous donne ces détails ; mais que la volonté de Dieu soit « faite, et sur lui, et sur moi ! Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres ; « tout ce qu'il fait contribue à sa gloire et au salut des âmes. »

(2) Compte-rendu des travaux de 1888. Lettre de Mgr Puginier aux membres de la Société après la mort du P. Beaumont.

« il, la place du P. Beaumont est vide, il faut un missionnaire ; je vous en prie, envoyez-moi au Laos. » — « Mon ami, » répondit Mgr Puginier touché de cette démarche du jeune missionnaire, « je ne doute pas de votre générosité, soyez-en bien assuré, mais vos forces ne suffiraient pas aux fatigues de ce pénible ministère. Déjà votre santé a été gravement compromise, et la mission de Nam-xang est toute votre mesure. » — « Je suis faible, il est vrai, Monseigneur, repartit le P. Nempon, et quelque poste que l'on me confie, je ne puis espérer y demeurer longtemps ; mais n'est-pas une raison de plus pour épargner les autres, et sacrifier à ce climat dévorant un homme destiné à fléchir quand même partout ailleurs. » — « Dieu vous tiendra compte de votre bonne volonté, répliqua Sa Grandeur ; quant à moi, je ne puis vous envoyer au Laos. Restez à Nam-xang et continuez d'y faire l'œuvre de Dieu avec zèle et prudence sous la conduite du bon P. Ramond. » Le jeune apôtre voyait ainsi s'évanouir l'espoir qu'il avait conçu d'être bientôt martyr. « L'apostolat, » pensait-il, songeant à ses rêves détruits, et adorant les mystères de la vocation divine, « l'apostolat n'est pas à celui qui se le propose, et qui y court, mais à celui que Dieu appelle dans sa miséricorde. L'apôtre ne suit pas ses caprices, il ne va pas où il veut ; mais, comme saint Pierre, il attend l'ordre de Jésus-Christ et de son Eglise, et, comme saint Paul, il doit savoir dire à son Maître : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? »

Le P. Nempon le comprit. Celui dont il ambitionnait la place, l'humble P. Beaumont, l'avait peut-être senti plus vivement encore. Au mois de novembre 1887, comme le P. Nempon et les autres missionnaires félicitaient cet heureux confrère du choix que Sa Grandeur avait fait de lui, le P. Beaumont, plus calme et mesurant toute la responsabilité d'une telle mission, avait répondu avec une franchise qui n'avait d'égale que sa modestie : « Messieurs, je puis vous l'assurer, jamais je n'ai désiré le Laos. Je n'ai rien fait pour l'obtenir ; j'ai tout fait au contraire pour ne pas y aller. Au séminaire de Paris, devant les reliques sacrées de nos chers martyrs, je disais chaque soir : « De grâce,

« chers martyrs, ne m'envoyez pas au Tonkin occidental
« (sous-entendu au Laos). » Cependant, la veille des destina-
« tions, j'eus un secret pressentiment que ma prière n'était
« pas exaucée, et, à la visite du soir, je changeai ma for-
« mule : « Vous m'avez trahi, chers martyrs, et puisque
« vous voulez que j'aille au Tonkin, au moins ne m'en-
« voyez jamais au Laos. » Je vins donc au Tonkin occiden-
« tal avec le P. Nempon. J'y étais depuis deux ans et je
« pouvais croire que nos martyrs avaient tenu compte de la
« seconde partie de ma requête, lorsque, il y a trois semaines,
« vers onze heures du soir, je fus pris d'un terrible cauche-
« mar. Je rêvai que Monseigneur m'envoyait au Laos. Mon
« agitation me réveille. Je me rendors : mais bientôt, le
« cauchemar reprend de plus belle et m'agite au point que
« je dois renoncer à dormir. Le matin, rencontrant le P.
« Girod, je lui racontai mes angoisses de la nuit. Deux fois
« déjà j'ai demandé le Laos sans l'obtenir, me répondit-il
« gaiement ; vous êtes, vous, l'enfant gâté du bon Dieu,
« c'en est fait, vous allez au Laos. » Deux jours après, le P.
« Girod monte à ma chambre, et, me remettant une lettre
« de Mgr Puginier : Voici votre destination pour le Laos, »
« dit-il en riant. En effet Sa Grandeur avait jeté les yeux
« sur moi pour restaurer cette mission détruite lors des
« massacres de 1884. Quand je fis part à Mgr Puginier de ces
« pressentiments, il me demanda le jour et l'heure de mes
« cauchemars ; et il se trouva qu'il avait écrit sa lettre pré-
« cisément dans la nuit où j'avais rêvé au Laos.

« Vous voyez donc, Messieurs, avait conclu le P. Beau-
« mont que si je vais au Laos, c'est sans enthousiasme. Une
« mission détruite à restaurer, des chrétiens dispersés à
« ramener dans leur patrie, une trentaine de catéchistes à
« surveiller et à diriger, n'en est-ce pas assez, et peut-être
« trop, pour un pauvre missionnaire de deux ans ? Je pars
« volontiers pourtant, car la voix de mes supérieurs, c'est la
« voix de Dieu. Mais, si quelqu'un désirait prendre ma place,
« je la lui céderais de grand cœur, car je reste persuadé que
« le plus faible d'entre vous ferait plus de bien au Laos que
« le pauvre P. Beaumont. »

De même que le Père Beaumont s'était résigné à partir, ainsi le P. Nempon se résigna à rester, faisant humblement le sacrifice de ses plus chers désirs. Dans ses lettres, si expressives pourtant, on ne trouve aucune allusion à cette généreuse démarche, dont le P. Ramon nous a conservé l'édifiant récit. Il se contenta de recommander à sa mère l'ami qu'il avait perdu. « C'est encore une victime qui vient grossir la liste de ceux qui ont sacrifié leur vie à cette pénible mission du Laos. Priez pour elle. »

Il conservait ainsi son secret sous la garde de l'humilité, lorsque, quelques jours après, il se vit deviné par un confrère qu'il était aller visiter à Késo. « Eh bien ! P. Nempon, » lui dit le P. Bareille dès qu'il l'aperçut, pourquoi cet air « triste et rêveur ? Qu'y a-t-il donc ? » — « Vous savez bien, » répartit-il, la mort du P. Beaumont et l'abandon du P. Idatte au Laos ! » — « Sans doute, reprit le père, mais n'auriez-vous pas désiré aller au Laos ? » — « J'irais bien volontiers, si Monseigneur m'envoyait. » — « Nous en sommes tous là, » répliqua le P. Bareille, puis, serrant le P. Nempon de plus près : « Et, de plus, vous avez demandé à partir, » ajouta-t-il. — « Qui vous a dit cela ? » répartit le P. Nempon visiblement gêné. — « Personne, et pourtant je le devinais, et aujourd'hui je le sais, car je le vois. Et Monseigneur vous aura répondu que vous n'y tiendriez pas quinze jours, n'est-ce pas ? Sa Grandeur a bien raison. Demeurez au Tonkin, P. Nempon, et tâchez d'être sage pour y faire feu qui dure. »

FLEURS DE CORÉE

PAR UN MISSIONNAIRE

De la Congrégation des Missions Etrangères (1)

(*Les Missions Catholiques*)

CHAPITRE XII

MGR BERNEUX, ÉVÊQUE DE CAPSE, QUATRIÈME VICAIRE
APOSTOLIQUE DE CORÉE (1840-1861).

(*Suite*)

La mort de plusieurs missionnaires, l'introduction de quelques autres dans la mission, quelques alertes, enfin, causées plutôt par la malice personnelle de mandarins mal disposés, que par les instigations du gouvernement royal, furent, à peu près, les seuls incidents des années suivantes. Comparés aux désastres et aux ruines laissés par les persécutions générales, ces embarras excitaient à peine l'attention des missionnaires et des chrétiens, et ils goûtaient, avec joie, la consolation et la tranquillité d'une paix relative. Les jours succédaient aux jours, les années aux années, et partout, avec des fatigues excessives, sans doute, mais aussi avec des fruits merveilleux, les missionnaires visitaient leurs chrétiens et convertissaient un grand nombre d'infidèles. En 1859, deux milles adultes reçurent le baptême ; les

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*. No 56, p. 482, juin 1896 ; No 57, p. 217, octobre 1895 ; No 58, p. 346, février 1896 ; No 59, p. 482, juin 1896 ; No 61, p. 637, février 1897.

néophytes, devenant plus instruits grâce aux visites plus fréquentes des missionnaires, édifiaient leurs concitoyens par leur vie si différente de celle des païens, en sorte que, devant le nom chrétien, les préjugés absurdes semblaient tomber peu à peu et faire place à la sympathie générale. Il semblait même qu'un mouvement se faisait dans la masse du peuple et qu'un courant d'idées favorables circulait dans de plus hautes régions. En de pareilles circonstances, si les missionnaires avaient joui d'une entière liberté, nul doute que la majorité du peuple coréen ne fût passé bientôt dans le camp des fidèles.

Tout semblait, du reste, bien favorable pour obtenir cette liberté qui avait coûté à la Corée tant de larmes et de sang.

Il y avait à peine un an que M. Maistre était mort, lorsqu'en 1860, on apprit en Corée, avec stupeur, que les « diables d'Occident » montés sur de grands navires, avaient osé s'aventurer jusqu'en Chine ; qu'ils étaient même entrés dans Pékin et que, le long des côtes du Céleste Empire, ils semaient partout la terreur.

Grand fut l'émoi du peuple coréen à cette nouvelle terrible. le Fils du Ciel, le grand empereur de la Chine, celui dont la majesté fait trembler la terre et que nul ne peut regarder sans mourir d'effroi, avait été vaincu, humilié au point de payer des contributions de guerre « aux barbares d'Occident » et d'ouvrir des villes et des territoires pour y faire le commerce. Quelle honte ! Quelle humiliation ! Mais aussi quelles ridicules craintes ne jeta pas en Corée la terrible nouvelle de ces désastres inimaginables ! La panique y fut si grande que l'on en vint à redouter que le Fils du Ciel n'eût d'autre ressource que d'abandonner son royaume et ne vint se réfugier dans celui de Corée, malheur qu'il fallait prévenir à tout prix, ou bien encore que les barbares ne songeassent à faire invasion dans leur petit royaume.

Instruite par le malheur et la défaite de ses puissants maîtres, les Chinois, la Corée semblait toute entière s'agiter sous le souffle d'une passion guerrière qui se manifesta d'autant plus bruyamment qu'elle n'était qu'à la surface. On fit des levées extraordinaires d'hommes que l'on exerça à la

guerre ; on fabriqua des arcs et des flèches, des fléaux en fer, des lances et des fusils à mèches. Tous ces préparatifs et tout ce bruit surtout rendit le courage à ces poltrons et un grand mandarin, pour obtenir du moins un grand renom de courage civique, pensa le moment opportun de publier un mémoire important où, tout en recommandant l'énergie pour repousser le danger, et la nécessité de fortifier le pays, il rassurait ses concitoyens contre une injuste défiance d'eux-mêmes et une frayeur sans fondement sérieux. « Les Européens, disait-il, ne sont forts que sur mer, à cause de leurs grands vaisseaux. Leurs fusils, il est vrai, sont plus gros que les nôtres, mais il n'ont pas même un arc dans toutes leurs armées. Comment tiendront-ils contre nos archers ? Et puis, leurs vaisseaux sont trop grands pour remonter le fleuve. Autrefois, ils n'avaient que deux ou trois vaisseaux ; maintenant, il paraît qu'ils en ont au moins dix. Soit ! mais quelques milliers d'hommes ne peuvent pas sérieusement nous mettre en péril. »

Un autre motif bien puissant de se rassurer était une puissante *machine de guerre que les Coréens avaient fabriquée*, et capable de lancer au moins à quatre cents pas, avec plusieurs centaines de kilogrammes de poudre, une énorme flèche en fer du poids de trois cents livres ! Evidemment un pareil engin, tenu secret, devait, lorsqu'on s'en servirait, jeter l'épouvante dans les rangs des Barbares, si l'on en jugeait d'après l'effet désastreux qu'il produisait sur les Coréens eux-mêmes, qui, à chaque décharge, se tenaient prudemment, et pour cause, à distance de l'infériorité machine, laquelle, dans ses caprices, faisait quelquefois des victimes même parmi ses servants.

Cette confiance du peuple coréen n'était que celle d'un faux brave qui fait tapage pour se donner du cœur et ne rassurait personne. A la cour même on était très inquiet : les ministres n'osaient quitter leurs postes, et faisaient partir en toute hâte leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors pour l'intérieur du pays. Des mandarins de haut rang se recommandaient humblement à la protection des néophytes pour le jour où les chrétiens d'Europe descen-

draient en Corée. D'autres se procuraient des médailles, des livres de religion, et poussaient le zèle jusqu'à porter publiquement à leur ceinture des croix pour le jour du danger. Les persécuteurs, satellites et bourreaux, se disculpaient à qui mieux mieux de toute participation aux poursuites qu'ils avaient été obligés de faire contre les chrétiens et des tortures qu'on leur avait infligées. Chacun semblait avoir perdu la tête, comme si chacun des buissons de la Corée eut caché un soldat français.

Si à ce moment un navire, une simple chaloupe, se fut présentée devant Séoul, et eut exigé pour la Corée, les mêmes conditions de paix et de liberté que pour les chrétiens de la Chine, avec quel empressement on eût tout accordé, encore bien heureux d'en être quitte à si bon compte. Dieu, dans sa sagesse, ne permit pas de si heureux événements !

Les navires des alliés, qui, de la pointe du Chan-tong où ils séjournèrent deux mois, pouvaient venir en une matinée, sur la côte de Corée, repartirent pour l'Europe sans y faire même la moindre apparition. Le cœur des missionnaires se serra douloureusement lorsqu'ils apprirent l'éloignement de leurs compatriotes et l'oubli inconcevable dont ils avaient été l'objet de leur part dans les traités avec la Chine. Abandonnés des hommes et des gouvernements chrétiens, ils se jetèrent avec plus de confiance dans les bras de la miséricordieuse Providence qui fait tourner à sa plus grande gloire les événements et les hommes.

CHAPITRE XIII

MARTYRE DE MGR BERNEUX ET DE SES COMPAGNONS (1866)

Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.

Aux yeux des insensés ils ont paru mourir, tandis qu'ils entraient dans la paix.

La fin de cette année 1861 fut marquée par un grand événement pour la Corée : le jeune roi Tsiel-Tsong mourut après un règne de quatorze ans, comme meurent ordinairement les rois de Corée, d'excès de vin et de débauche. Sa mort fut néanmoins regrettée des missionnaires et des chrétiens qu'il laissait tranquilles, ou du moins qui n'étaient pas ouvertement persécutés par ceux qui gouvernaient au nom de ce roi fainéant. Son successeur fut un enfant de dix ans, fils d'un prince coréen, car le roi avait vu mourir tous ses enfants légitimes ou naturels.

A peine eut-il rendu lui-même le dernier soupir, que la reine-mère Tchoï, veuve du roi qui avait fait mourir Mgr Imbert et ses compagnons, s'empara audacieusement du sceau royal, insigne du pouvoir suprême. Elle prit le titre de régente du jeune roi, se débarrassa promptement des anciens ministres Kim et appela à leur place leurs ennemis qui lui étaient dévoués.

Cette nouvelle cour inspirait peu de confiance pour l'avenir aux missionnaires. La situation commençait à s'assombrir ; le peuple était agité par les lettrés et les nobles en disgrâce à la suite de cette révolution de palais, la disette, suite d'une mauvaise récolte, augmentait le malaise, et un soulèvement général était à redouter.

Ce qui augmentait encore l'inquiétude des missionnaires c'était l'extrême facilité avec laquelle le père du jeune roi,

véritable régent du royaume, se jouait de la vie de ses sujets et l'affection qu'il portait aux bonzes, objets cependant du mépris public, lesquels, par une basse adulation, lui avaient persuadé que son élévation inespérée, ainsi que celle de son fils, n'était que la récompense naturelle de leur piété envers eux et leurs pagodes.

Le régent, cependant, connaissait la religion chrétienne. Sa femme apprenait le catéchisme et tous les jours elle récitait quelques prières. Lors de l'élévation de son fils au trône, elle avait même fait célébrer des messes en action de grâces. Mais son caractère sans vigueur, sa crainte exagérée de se compromettre et les exigences de sa position faisaient douter aux missionnaires qu'elle pût jamais être d'aucun service sérieux à la cause chrétienne et même se rendre digne de recevoir le baptême. Quant à la nourrice du roi, déjà chrétienne, elle était d'une nature si bornée qu'elle aurait plutôt compromis les chrétiens. Telle était la situation faite à la religion et aux missionnaires par ce changement de roi.

Le régent connut bientôt la présence en Corée de Mgr Berneux et de ses confrères. Cette nouvelle parut ne pas lui déplaire, puisqu'il fit prier l'évêque français d'user de son influence pour le débarrasser des Russes qui menaçaient les frontières septentrionales du royaume, promettant en retour liberté complète au christianisme.

Mgr Berneux fit répondre qu'il ne pouvait avoir aucune influence sur cette nation, étrangère à la sienne et d'une autre religion. Puis il insinua au régent de ne pas laisser plus longtemps la Corée dans l'isolement de tout commerce avec les autres peuples. Ce conseil si sage et si désintéressé du prélat ne pouvait être reçu agréablement par une cour si orgueilleuse, et il lui suscita des ennemis.

Toutefois, malgré la haine d'ennemis puissants, si le roi et surtout le régent n'avaient pas subi aveuglement la volonté de la reine Tcho, leur bienfaitrice, mais l'ennemie déclarée des chrétiens, on aurait pu espérer un règne assez favorable à la religion, et beaucoup de païens auraient eu plus de courage à se convertir. L'influence de cette femme

ambitieuse non seulement empêcha un bien si désirable, mais ruina tout espoir de paix et de calme dans le cœur des chrétiens. Elle affectait une haine sans limite pour tout ce qui avait été établi par les rois précédents, et aucune raison d'humanité ou de justice ne pouvait la retenir dans les voies de violence et d'arbitraire par lesquelles elle avait inauguré le règne de son jeune fils.

* * *

Ce fut dans ces circonstances défavorables que Mgr Berneux reçut de précieux auxiliaires du séminaire de Paris. Au mois de juin 1865, dans le district de Naï-po débarquaient presque publiquement quatre jeunes missionnaires. Nouvellement arrivés du Léao-tong où la liberté religieuse avait été proclamée, ils s'étaient établis sans appréhension, dans une chaumière, et se croyaient en toute sûreté, grâce à de prétendus traités de religion, que de faux bruits leur assuraient avoir été conclus entre la Corée et la France.

Heureusement pour eux et pour les chrétiens, Mgr Daveluy, qui se trouvait dans leur voisinage, prévenu aussitôt de leur arrivée, s'empressa d'aller au-devant d'eux et de les informer de la réalité de la situation. Puis il les expédia avec toutes les précautions possibles à la capitale où il était plus facile à Mgr Berneux de les cacher. Ces nouveaux missionnaires étaient : MM. Simon-Marie-Antoine-Just Ranfer de la Bretenière, du diocèse de Dijon ; Bernard-Louis Beaulieu, du diocèse de Bordeaux ; Pierre-Henri Dorie, du diocèse de Luçon, et Luc-Henri Martin, du diocèse de Langres. Ils avaient quitté le séminaire des Missions Etrangères de Paris, le 15 juillet 1864, et après un séjour de quelques mois en Mandchourie, ils débarquaient heureusement en Corée sans rencontrer aucun obstacle.

Leur arrivée remplit de joie le cœur de l'évêque. Il s'empressa de remercier affectueusement les directeurs du Séminaire de Paris, les priant encore d'envoyer, si c'était possible, des renforts plus considérables d'ouvriers apostoliques. Cette lettre, la dernière de Mgr Berneux en Europe, donne un résumé bien consolant de l'administration précé-

dente : confessions, dix-huit mille ; baptêmes d'adultes, neuf cent sept ; enfants de païens baptisés à l'article de la mort, mille cent seize.

En terminant ce compte rendu, Mgr Berneux, regardant l'avenir, s'abandonnait aux plus belles espérances.

« Le régent, disait-il, a reçu avec bienveillance mes communications au sujet des instances que font les Russes pour s'établir sur le territoire coréen. Sa femme, mère du roi, m'a fait prier d'écrire secrètement à notre ministre à Pékin de venir demander la liberté religieuse. Les grands de la capitale désirent l'arrivée des navires français. Je crois que l'an prochain nous serons plus à l'aise. »

Ces espérances du vénérable prélat étaient partagées aussi par ses missionnaires. Leur confiance, cependant, n'était point complète et les apparences d'un avenir meilleur n'excluaient point totalement certains mouvements d'inquiétude.

« ... Vous avez appris, écrivait M. Pourthié vers la même époque à Albrand, supérieur du séminaire des Missions Étrangères à Paris que nos administrations annuelles produisent toujours de plus en plus de fruits. Nous gagnons sur le paganisme, non seulement en ce que nous lui enlevons un millier d'adeptes, chaque année, pour les incorporer dans nos rangs, mais aussi en ce que ceux qui restent païens, changent d'idée à notre égard. Cette religion qu'ils détestaient tant, qu'ils croyaient méritoire de détruire, ils la trouvent déjà bonne, ou, au moins peu nuisible. Si je considère ce qu'était l'opinion publique, il y a dix ans, lorsque je suis entrée en Corée, et ce qu'elle est actuellement, il me semble que nous avons fait un progrès immense. Les loups sont devenus presque des agneaux ; mandarins et peuple, tous inclinent à la tolérance. Cependant, nous ne pouvons oublier que cet esprit peut changer d'un jour à l'autre, et si le gouvernement semble pencher à nous laisser tranquilles, celui qui, entre ses mains, tient, en ce moment, les destinées de la Corée, le père du jeune roi, est l'homme de tous, auquel on doit le moins se fier. C'est un maniaque capable, dans un de ses nombreux coups de tête, de déchaîner sur nous une persécution si violente, que chrétiens et missionnaires aient tous disparu de ce monde avant que vous en ayez la moindre nouvelle. »

Cette lettre de M. Pourthié donne une idée assez exacte de la situation en Corée en 1865. La cour montrait, sinon de

bonnes dispositions, du moins une certaine indifférence à l'égard des chrétiens. Mais ceux-ci n'avaient nulle part des protecteurs sérieux et puissants. Il était donc aussi prématuré de saluer dans les idées si mobiles de la cour, l'aurore de la liberté pour la religion, qu'imprudent de ne point se tenir sur ses gardes.

Au reste, dans les provinces, loin de la capitale, les choses suivaient leur cours ordinaire. Ça et là, des querelles et des vexations de la part des païens ; de l'indulgence ou une sévérité outrée devant les tribunaux, selon les bonnes ou mauvaises dispositions des petits mandarins.

En décembre, Mgr Berneux partit pour les provinces du nord de la Corée. En quelques semaines seulement, il eut le bonheur de baptiser de sa main plus de huit cents adultes. Cette grande consolation eut aussi son contre-poids. Un mandarin de la province de Hoang haï, ennemi acharné des chrétiens, fit arrêter tous ceux de son district et les tourmenta si cruellement que plusieurs moururent sous les coups et d'autres demeurèrent estropiés pour le reste de leurs jours.

Dans le sud-est, moins patients, les chrétiens se révoltèrent contre les vexations des païens et repoussèrent les violences par la force. Des coups de bâton furent échangés de part et d'autre, et il y eut quelques blessés. Malheureusement, un mandarin du voisinage vint se mêler à ces querelles de village. Deux chrétiens, plus braves que les autres, s'étaient mis à la poursuite des malfaiteurs ; ils tombèrent entre les mains des satellites du mandarin qui s'étaient joints aux assaillants. Ils furent d'abord roués de coups par ces brigands, conduits au prétoire, mis à la torture, et envoyés au gouverneur de la province. Celui-ci les interrogea sur leur religion et les fit étrangler dans leur prison.

Ces nouvelles fâcheuses, qui arrivèrent presque en même temps, remplirent d'inquiétude Mgr Berneux et les missionnaires. Les anciens chrétiens, qui se rappelaient la persécution de 1839, commencèrent à craindre le retour des mauvais jours. Quelques semaines après, le doute n'était plus possible ; le démon semblait tenter un suprême effort, et les

persécuteurs juraient d'anéantir le nom chrétien en Corée.

Mgr Berneux, selon son usage, venait de quitter la capitale après les fêtes de Noël, pour aller administrer les chrétiens du nord. Vers le 15 janvier 1866, il vit arriver un courrier de Séoul, avec une chaise à porteurs que lui envoyait Jean Nam, mandarin chrétien, employé à la cour. Celui-ci priait l'évêque de revenir au plus tôt à Séoul où sa présence était ardemment désirée par le régent. Depuis quelque temps, en effet, la cour était dans une grande inquiétude.

Les Russes venaient de demander au gouvernement coréen la faculté de faire le commerce sur les frontières et le droit pour les marchands de leur nation de s'établir dans le pays. Cette demande impérative était accompagnée d'un mouvement des troupes russes dans le nord et avait jeté l'épouvante dans le cœur du régent et de ses ministres.

Selon les usages des diplomates asiatiques, les Coréens payèrent les Russes de paroles, et répondirent que, leur pays étant vassal de l'Empire chinois, c'était à Pékin qu'il fallait traiter une pareille question. Cette réponse était faite avec toutes les apparences de la meilleure volonté, mais les mandarins de Corée craignaient de ne pas la voir agréer par les envahisseurs.

Dans les perplexités où se trouvait la cour de Séoul, quelques nobles chrétiens crurent avoir trouvé une excellente occasion de se donner du relief auprès du régent et d'obtenir du même coup la liberté religieuse pour leurs coreligionnaires. Ils composèrent une lettre dans laquelle ils s'efforçaient de démontrer que la Corée n'avait d'autre espoir d'échapper à la rapacité des Russes, qu'en faisant alliance avec les Français et les Anglais, qui sauraient faire respecter leurs droits et les défendre au besoin, et que les évêques européens présents en Corée seraient heureux d'être les intermédiaires d'une si importante négociation.

Cette lettre partait d'un sentiment de patriotisme très louable, mais elle était rédigée maladroitement.

Le régent ne répondit rien. Thomas Kim, un des rédacteurs de cette lettre, n'augurant rien de bon de ce silence, s'esquiva au plus tôt en province.

Deux jours après, la femme du régent, qui était toujours catéchumène, alla trouver la nourrice du roi, Marthe Pak, et se plaignit à elle du peu de zèle des chrétiens à profiter des bonnes dispositions de la cour :

« — Que fait-on ? lui dit-elle ; voilà les Russes qui vont s'emparer de la Corée, et le seul moyen que l'on ait de prévenir un pareil malheur, on le néglige. L'évêque va partir pour la visite de ses chrétientés au moment où l'on aura le plus besoin de lui. Allez donc avertir les chrétiens d'écrire une nouvelle lettre à mon mari ; je vous l'assure, cette fois elle réussira. En tout cas, dites à l'évêque de rester à la capitale. »

Marthe courut aussitôt chez Jean Nam. Ce mandarin chrétien, qui était très instruit, dressa une nouvelle supplique qu'il alla lui-même présenter au régent.

Celui-ci lut cette pièce avec attention et s'entretint longuement avec Jean de la religion chrétienne qu'il louait fort.

« -- Une chose, dit-il, me déplait, c'est que les chrétiens n'offrent point de sacrifices à leurs morts. »

Puis changeant brusquement le sujet de la conversation :

« — Etes-vous sûr que l'évêque puisse empêcher les Russes de prendre la Corée ?

« — Assurément, répondit Jean, pleinement convaincu de la toute-puissante influence de Mgr Berneux.

« — Où est-il ? Est-il à la capitale ?

« — Non, il est absent depuis quelques jours.

« — Oh ! sans doute il est allé dans la province de Hoang-haï visiter ses chrétiens, dit alors le régent ; eh bien ! faites-lui savoir que je serais bien aise de le voir. »

Jean était à peine sorti du palais, qu'il s'empressa de raconter cet entretien à plusieurs chrétiens notables de la capitale. Leur enthousiasme fut indescriptible. On envoya une chaise à porteurs à Mgr Berneux avec prière de revenir au plus tôt à Séoul. Comme on espère aisément ce que l'on désire, la bienveillance du régent fut amplement exagérée. Le bruit que l'heure de la liberté religieuse allait bientôt sonner, se répandit, et les chrétiens, ne donnant plus de limite à leurs beaux projets, parlaient déjà d'élever à Séoul

une magnifique cathédrale digne de la capitale du royaume

Hélas ! toutes ces belles espérances, tous ces projets enthousiastes, devaient bientôt aboutir à une déception terrible !

* * *

Mgr Berneux arriva à la capitale, quelques jours après Mgr Daveluy à qui on avait communiqué aussi les heureuses dispositions du régent. Jean Nam courut aussitôt au palais annoncer l'arrivée des évêques. Cette fois il fut reçu froidement par le régent qui ne le laissa pas même aborder la question pour laquelle il s'était donné tant de mouvement. Cet accueil froidement calculé du régent l'effraya. Il partit aussitôt pour aller trouver son vieux père, excellent chrétien âgé de 84 ans, retiré en province. Il lui raconta tout ce qui s'était passé.

« — Mon fils, lui dit le vieillard, tu as fait l'œuvre d'un sujet dévoué ; mais il t'en coûtera certainement la vie. Tiens-toi donc prêt, et plus tard quand on te présentera ta sentence à signer, aie soin d'en effacer tout ce qui serait injurieux à notre sainte religion. »

La dernière entrevue de Jean Nam avec le régent fut bientôt connue des chrétiens ; elle changea subitement leur joie et leur allégresse en tristesse, et sema l'inquiétude dans tous les cœurs. Cependant les intentions de la Cour n'étaient pas encore connues au dehors ; peut-être même, hésitait-on encore sur la conduite à tenir à l'égard des chrétiens. Mgr Berneux conservait encore bon espoir et attendait de jour en jour qu'on le mandât au palais.

Le 10 février, il écrivit encore à M. Féron, missionnaire :

« Je ne sais si, dans ma dernière lettre, je vous ai prié d'acquitter une messe pour la paix du royaume et l'heureuse issue des affaires qui préoccupent tous les esprits. C'est la mère du roi, — n'en dites rien à personne, — qui désire que chaque missionnaire célèbre une messe à ses intentions... Il y a une anguille sous roche ; mais elle ne se hâte pas de sortir. Je m'attendais à une entrevue avec le régent, immédiatement après mon retour ; mais on ne se presse pas

de m'appeler. Dans tous les cas, nous avons fait un pas immense vers la liberté. Prions le Seigneur et notre bonne Mère de m'assister en ces graves circonstances. Recommandons aussi aux chrétiens d'être circonspects. »

* * *

Ces sages avis, les derniers du bon pasteur à son troupeau, à ce moment même étaient désormais superflus. Sa mort, celle de ses confrères et l'anéantissement du christianisme en Corée venaient d'être résolus à la Cour. Ce qui avait fait changer si subitement les dispositions favorables du terrible maniaque, comme M. Pourthié appelait si justement le régent, c'était la disparition soudaine du navire russe et des troupes qui avaient repassé la frontière. La frayeur inspirée par leur présence, s'était évanouie à leur départ, faisant place à la honte et à la colère des lâches. Les ministres du roi inspirèrent au régent une haine implacable contre les mandarins chrétiens et leur religion afin de se venger tous d'avoir eu peur. Quelques jours auparavant, ils regardaient Mgr Berneux et les missionnaires comme les seuls hommes capables de sauver la Corée de l'invasion étrangère.

Sur ces entrefaites une lettre de l'ambassade coréenne à Pékin arriva à Séoul vers la fin de janvier et mit le comble à l'agitation des passions populaires que surexcitaient partout les lettrés encouragés par les ministres.

« Les Chinois, disait cette lettre pleine de mensonges, mettent à mort tous les Européens disséminés dans l'Empire »

Une telle nouvelle, exagérée sciemment par les ennemis des chrétiens, ne pouvait manquer son effet. Les ministres coréens, se sentant plus forts de jour en jour, en vinrent jusqu'à blâmer publiquement la démarche du régent vis-à-vis des évêques de Corée. Voyant la faveur populaire lui échapper, celui-ci refusa d'abord, mais mollement, d'entrer dans la voie où le poussaient la malice et l'audace toujours croissantes de ses ministres. Il leur rappela la guerre de Chine encore récente, l'invasion possible de la Corée et les

grands malheurs qui en résulteraient. Mais ils répondirent péremptoirement à ses scrupules et à ses craintes :

« N'avons-nous pas déjà tué des Européens ? Qui a songé sérieusement à venger leur mort ? Quel dommage en avons-nous jamais éprouvé ? »

Ils faisaient allusion au martyr de Mgr Imbert, de MM. Mauban et Chastan, martyrisés en 1839, et au massacre de plusieurs équipages de navires naufragés à différentes époques sur les côtes ; crimes abominables et sanglantes insultes faites plusieurs fois à la France sans que celle-ci en eût jamais exigé sérieusement réparation.

Le régent fut-il, à la fin, obligé de céder au torrent, pour ne pas compromettre son autorité, ou bien se laissa-t-il convaincre par leurs raisons ! Personne ne le sait. Il signa l'arrêt de mort de tous les évêques et prêtres européens et la mise en vigueur des anciennes lois. A ce prix, la faveur populaire et l'appui de ses ministres lui étaient de nouveau assurés.

* * *

Quelques jours après, dans une cour spacieuse du tribunal des crimes, la foule se pressait pour assister à un jugement qui mettait toute la capitale en émoi.

Au milieu de cette cour, sur une espèce de chaise grossière solidement fixé au sol, un vieillard aux cheveux blancs et à la barbe vénérable était assis la face tournée vers les juges. Son large pantalon relevé laissait voir ses jambes nues attachées l'une contre l'autre, par des liens, au-dessus des chevilles et des genoux.

Une autre corde fixait les épaules et les bras contre le dos de la chaise et rendait tout mouvement impossible. A ses côtés, sur deux lignes, étaient rangés des bourreaux avec leurs instruments de supplice, tandis que les soldats empêchaient les curieux d'approcher de trop près.

Les satellites du prétoire faisaient entendre, à intervalles rapprochés, un bruit sourd et cadencé, capable de couvrir les paroles et les cris que la douleur aurait pu arracher au patient. Mais celui-ci, impassible, regardait noblement ses

bourreaux, et, au lieu d'implorer leur pitié, les menaçait de la colère du grand Roi du ciel qui jugera un jour les juges de la terre.

Cet homme que l'on torturait ainsi était le vénérable vicaire apostolique de Corée, Mgr Berneux.

Le 14 février, des satellites s'étaient présentés chez lui sous prétexte de percevoir une contribution pour le palais du régent. Huit jours après ils revinrent à la dérobée dans les maisons voisines, et, à l'aide d'échelles, examinèrent par-dessus les murs les dispositions intérieures de l'habitation de l'évêque. Afin que, dans sa passion, le vénérable évêque eût une ressemblance de plus avec le divin modèle des martyrs, un traître, un nouveau Judas, l'avait vendu. Son domestique, Ni-son, avait dénoncé son maître, ainsi que les autres missionnaires. Le 23 février, de nombreux satellites faisaient irruption dans la maison épiscopale, emmenaient l'évêque et le jetaient dans la prison des scélérats.

Pendant ce temps, le régent faisait apposer les scellés sur tous les objets de la mission et, quatre jours après, piller la maison, en sorte qu'il n'en resta que les murs.

Deux soldats chrétiens, que leur service retenait là, étaient présents aux interrogatoires qui furent faits à Mgr Berneux :

« — Quel est votre nom ? lui demanda le juge.

« — Tjiang (c'était le nom coréen de Mgr Berneux).

« — Qu'êtes-vous venu faire en ce pays ?

« — Sauver des âmes Depuis dix ans j'y demeure et je n'ai rien reçu gratis, pas même l'eau ou le bois. »

Monseigneur répondait ainsi aux calomnies ridicules des païens qui assuraient que les prêtres européens ne venaient en Corée que pour s'y enrichir.

« — Si on vous chasse de ce pays et qu'on vous mette en liberté avec ordre de n'y plus revenir, obéirez-vous ?

« — Si vous me reconduisez vous-mêmes dans mon pays, il faudra bien, si non, jamais.

« — Mais nous ne connaissons pas votre pays ; donc votre réponse signifie que vous ne voulez pas quitter la Corée.

« — Comme vous voudrez : je suis entre vos mains et je suis prêt à mourir. »

Le lendemain, le régent vint, avec son fils aîné, assister à l'interrogatoire. Son épouse se lamentait depuis l'arrestation de l'évêque. Elle s'écriait : « Quel mal ont jamais fait les prêtres d'Occident ? Les soldats de leur nation viendront un jour venger leur mort et ils tueront mon fils. Quel malheur ! »

Le juge demanda à Mgr Berneux :

« — Quel est votre pays ?

« — La France.

« — Comment êtes-vous venu en Corée ?

« — En barque.

« — Combien avez-vous instruit de personnes ?

« — Un grand nombre.

« — Où demeurent-elles ?

« — De tous côtés.

« — Apostasiez.

« — Je suis venu prêcher la religion qui sauve les âmes, et vous voudriez que je la renie.

« — Si vous n'obéissez pas, vous serez mis à la torture. »

« — Faites ce que vous voudrez : assez de questions inutiles. »

Aussitôt les bourreaux frappèrent l'évêque sur les jambes et lui percèrent tout le corps, principalement les côtes, à coups de bâtons pointus. Sous la violence des coups, les os des jambes furent bientôt mis à nu ; tout son corps ne fut plus qu'une plaie. A la fin de ces tortures, on lui enveloppa les jambes avec du papier huilé, et après ce pansement grossier, on le rapporta à sa prison.

Cette horrible scène, à laquelle le régent apportait l'approbation de sa présence, se renouvela les jours suivants.

Bientôt le vénérable prélat devint tellement faible que l'on n'entendait plus ses paroles. Il conservait toujours néanmoins son aspect plein de sainteté.

Enfin la sentence de mort fut portée contre lui. Après différents supplices, il devait avoir la tête tranchée.

Quels furent ces supplices ? On l'ignore : ce qui est cer-

tain, c'est qu'à cause de sa haute dignité, Mgr Berneux fut plus cruellement tourmenté qu'aucun de ses confrères.

Mgr Berneux était depuis plusieurs jours en prison quand il y fut rejoint par M. de Bretenières. Ce missionnaire habitait une maison voisine de celle de son évêque à la capitale ; ses progrès dans la langue coréenne lui permettaient déjà de confesser, il était allé bénir un mariage dans un autre quartier de la ville le jour où l'on arrêta Mgr Berneux. En rentrant, il apprit ce qui s'était passé et en donna la nouvelle à Mgr Daveluy et aux autres confrères. Pour lui, il ne chercha point à s'enfuir, et, le 25 février, des satellites, renseignés par le traître qui avait déjà livré l'évêque, vinrent le prendre dans sa maison et le conduisirent devant le juge. Il subit plusieurs interrogatoires, et le Régent lui-même voulut se donner le plaisir de le questionner.

« — Je suis venu, répondit le martyr, en ce pays pour sauver les âmes : je mourrai avec plaisir. »

Puis il s'excusa sur son ignorance de la langue et ne répondit plus aux autres questions. Il fut alors torturé de la manière cruelle. Après Mgr Berneux il fut le plus maltraité. Pendant l'interrogatoire et la torture, M. de Bretenières baissait modestement les yeux, se contentant de prier.

MM. Dorie et Beaulieu vinrent aussi rejoindre leur évêque dans sa prison. Ils avaient été envoyés dans un village voisin de la capitale pour y apprendre la langue. C'était un asile sûr ; mais ils furent dénoncés aux mandarins par le traître Ni-son-i et le domestique de M. Beaulieu.

On les transporta sur une civière, la tête coiffée du bonnet réservé aux grands criminels et les mains attachées sur la poitrine avec la fameuse corde rouge. Aux interrogatoires ils répondirent peu de chose à cause de leur ignorance de la langue, mais ils durent subir de cruelles tortures.

Dans cette terrible épreuve, quelle dut être cependant la consolation des quatre confesseurs de la foi de se voir réunis dans ce cachot infect, devenu pour eux le vestibule du ciel ! Quel bonheur de souffrir ensemble les mêmes supplices et les mêmes insultes. Du reste les jours qui leur restaient à vivre étaient comptés ; la sentence capitale, à peine prononcée contre eux, fut exécutée sans délai.

Le 8 mars au matin, la foule entourait la prison de bonne heure. Les satellites conduisirent les captifs dehors, et, quatre cents soldats formant l'escorte, le cortège se mit en marche vers le lieu du supplice. Chacun des martyrs était assis sur une chaise longue, la tête légèrement renversée en arrière et retenue par les cheveux ; les bras étendus et liés solidement, incapables d'aucun mouvement, ils étaient portés sur les épaules de deux hommes. Au dessus de la tête de chacun était écrite la sentence de mort prononcée par le Roi.

La foule grossissait à mesure que le cortège s'avancait : chacun voulait considérer de près les grands criminels d'occident. Personne ne leur épargnait les insultes, tandis que les martyrs conservaient leur calme au milieu de ces clameurs de la populace et priaient pour leurs bourreaux.

« — Ne riez pas, ne vous moquez pas de nous, criait de temps en temps Mgr Berneux à ceux qui l'entouraient ; c'est plutôt votre propre malheur que vous devriez pleurer. Nous étions venus pour vous procurer le bonheur éternel. Après notre mort, qui donc vous montrera le chemin du ciel ? »

Puis il s'entretenait encore avec ses jeunes confrères, les exhortait et poussait avec eux de profonds soupirs en voyant cette foule en délire.

« — Hélas ! mon Dieu, disait-il, qu'ils sont à plaindre ! »

Après avoir quitté l'enceinte de Séoul, les soldats se dirigèrent vers la rive du fleuve, à une certaine distance de la ville. Une grande plaine de sable qui s'étendait en plan incliné jusqu'au fleuve permettait à la multitude de jouir du cruel spectacle de l'exécution des martyrs. Arrivés à cet endroit, les soldats se rangèrent en un vaste demi-cercle en face de la tente du mandarin. Un grand mât était planté au centre, et un drapeau blanc flottait à son extrémité.

Après avoir déposé à terre leurs victimes et les avoir détachées de la chaise sur laquelle elles étaient portées, les bourreaux les dépouillèrent de leurs vêtements à l'exception d'un simple caleçon.

Mgr Berneux fut appelé le premier. Aussitôt ses bras sont

liés fortement derrière le dos, de façon à lui ôter toute possibilité de les remuer. Un bourreau replie les deux extrémités de chaque oreille et les traverse ainsi chacune du fer d'une flèche qu'il laisse suspendue de haut en bas dans la plaie. Un autre lui jette de l'eau à la figure qu'il saupoudre aussitôt d'une poignée de chaux qui lui barbouille ainsi le visage et la tête d'une façon grotesque. Ensuite, passant deux bâtons assez forts par-dessous les bras, deux bourreaux soulèvent les extrémités sur leurs épaules et promènent ainsi la victime, huit fois le tour de l'assemblée, toujours en retrécissant le cercle, de façon qu'au huitième tour, ils déposaient l'évêque au pied du mât.

On le fit mettre à genoux, la tête inclinée en avant, et les cheveux attachés à une petite corde que tenait l'un des bourreaux.

Ainsi préparé, le saint martyr attendait la mort sous les yeux de ses compagnons pour chacun desquels les mêmes lugubres préparatifs allaient bientôt se répéter. Six bourreaux alors, armés chacun d'un long coutelas, qu'ils brandissent, en exécutant autour de leur victime une sorte de danse guerrière et sauvage, tournent, sautent et poussent des cris horribles. Chacun frappe comme il veut et quand il veut, au troisième coup, la tête du martyr roule sur le sable.

Un bourreau la dépose d'abord sur une petite table devant le mandarin chargé de l'exécution, puis il va la suspendre par les cheveux à un poteau, auprès du corps, et au-dessous de la planchette sur laquelle était écrite la sentence.

Ainsi recommencèrent dans le même ordre, les mêmes préparatifs pour chacune des autres victimes. M. de Bretenières suivit immédiatement son évêque, puis M. Beaulieu. Enfin M. Dorie, après avoir assisté à ces trois scènes d'horreur, consumma lui-même son glorieux martyre.

Pendant trois jours on laissa les corps exposés. Les païens du village voisin vinrent alors les enterrer tous ensemble dans une même fosse. Ce ne fut que six mois après qu'il fut donné aux chrétiens de la capitale, avec de grands dangers,

de rendre eux-mêmes à leurs pasteurs les devoirs d'une sépulture plus convenable.

* * *

Mgr Siméon-François Berneux avait près de cinquante-deux ans lorsqu'il reçut la palme du martyr avec ses trois jeunes confrères. Il avait passé dix ans sur la terre de Corée qu'il illustra par ses vertus et ses talents. Les progrès étonnants de la religion, les nombreuses conversions d'infidèles dans les circonstances orageuses où il gouverna la mission de Corée, attestent son zèle apostolique et son habile administration. A sa mort, tout était disposé pour le moment où la Corée serait libre. Une imprimerie avait été fondée et propageait par milliers les bons livres. Les œuvres si catholiques de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, étaient connues des chrétiens ; le clergé indigène, œuvre délicate et difficile entre toutes, était l'objet de sa sollicitude, et il soupirait après le moment où il lui serait donné d'imposer les mains à quelques jeunes clercs que formaient, dans le secret des forêts, MM. Pourthié et Petitnicolas.

Pressé quelquefois par son zèle et par la vue du bien à faire, on l'entendait s'écrier :

« — Oh ! que n'ai-je dix P. Thomas ! »

Il avait même fondé à la capitale un collège pour l'éducation des jeunes gens et l'on y comptait déjà douze élèves. Sa science théologique profonde et son esprit distingué, ainsi que ses connaissances variées, rendaient sa conversation très agréable et extrêmement utile à ses confrères qui aimaient à le consulter et le regardaient comme un père.

« Il avait, écrit M. Féron, l'un des missionnaires de Corée échappés à la persécution de 1866, il avait le district le plus vaste, une correspondance très étendue avec les missionnaires et les chrétiens ; il était le consultant universel et le procureur de la mission ; il donnait à la prière un temps considérable et néanmoins, quand un missionnaire allait le voir, il semblait n'avoir rien à faire que de l'écouter,

de s'occuper de lui et de le récréer par sa conversation...

« ... Quant à sa nourriture, lorsqu'il était seul, un peu de riz et de légumes, c'était tout. Il s'était interdit le vin de riz dans ses dernières années. Jamais ni la viande, ni le poisson, ni même les œufs ne paraissaient sur sa table, sinon quand il recevait quelqu'un de nous. Alors il faisait tous ses efforts pour bien traiter son hôte ; et lui qui ne mangeait jamais de pain quand il était seul, car les Coréens n'en font point, prenait plaisir à pétrir lui-même et à cuire quelques pains, afin de les offrir à un confrère qui venait le voir, ou de les lui envoyer en province par quelque occasion.

« Un fait donnera la mesure de sa mortification. Les cruelles douleurs de la pierre dont il souffrait habituellement ne lui faisait interrompre son travail que quand il était gisant à terre, presque à l'agonie. Je l'ai vu passer vingt-quatre heures de suite au confessionnal, et comme je me permettais de le gronder.

« — Que voulez-vous, répondit-il, ces douleurs m'empêchent de dormir. »

Tel était le saint prélat dont le glaive du persécuteur termina la carrière lorsqu'il promettait encore de longs jours et des œuvres fécondes. Au sortir des prisons du Tonkin, il exprimait le regret d'avoir manqué l'occasion du martyre. Le procureur des Missions Etrangères à Hong-Kong, en lui donnant sa nouvelle destination pour la Chine, avait ajouté avec amabilité :

« — Qui sait, si un jour, vous ne franchirez pas la frontière, et vous ne retrouverez point en Corée la chance du martyre ! »

Vingt et un ans après, cette prophétie se réalisait.

Comme il avait toujours été le premier à la peine parmi ses confrères, Mgr Berneux se trouvait encore à leur tête au jour du grand combat. A bon droit, en jetant les yeux sur sa vie si bien remplie, il aurait pu, lui aussi, se rendre le témoignage de l'apôtre :

« Bonum certamen certavi, cursum consummavi. Fidem servavi, in reliquo reposita est corona justitiæ quam mihi reddet Dominus in illâ die justus Judex. (J'ai combattu le bon

combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi, il ne me reste plus qu'à jouir de la couronne de justice que me donnera le Seigneur mon juste juge. »

Quant aux trois jeunes missionnaires, heureux compagnons du prélat en ce jour du martyre, pleins de vertus, de zèle et de bonne volonté, à peine entrés dans la carrière, ils furent couronnés. Dieu récompensa, à leurs débuts, les ardents désirs dont leurs cœurs étaient remplis, ne faisant, par une faveur toute spéciale, cesser si promptement leurs travaux que pour leur accorder la rémunération éternelle de leurs mérites : *ut labores quidem cito finirentur, meritorum vero premia sine fine durarent !*

(A suivre).

JOURNAL
D'UN
VOYAGE DANS LE DISTRICT ATHABASKA

Pour y établir une nouvelle mission
durant l'hiver de 1896

Par **Mgr E. Grouard**, *Oblat de Marie-Immaculée*,
Vicaire apostolique

(*Les Missions Catholiques*).

Le district Athabaska n'est qu'une portion, le huitième à peine, de l'immense mission confiée à Mgr Grouard. Il occupe la partie méridionale du vicariat apostolique et confine au diocèse de Saint-Albert. Pour avoir une idée exacte de la situation de cette contrée où va nous conduire dans le récit suivant le vénérable évêque, nos lecteurs consulteront fructueusement la carte du Canada catholique que nous avons donnée en prime en 1894 (1).

AVANT-PROPOS

L'immense territoire qui forme le vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie, est traversé d'un bout à l'autre par un fleuve gigantesque dont l'importance comme moyen de communication est considérable. Ce fleuve, le Mackenzie, relie entre eux les lacs et reçoit de nombreux affluents ouvrant eux-mêmes des chemins nouveaux vers des contrées qui sans eux seraient demeurées inconnues. Naturellement les indigènes ont, les premiers, profité des voies que la configuration du pays leur fournissait pour y pénétrer et s'y établir le plus avantageusement possible. Les commerçants les ont imités et se sont échelonnés le long

(1) Cette carte se trouve dans nos bureaux au prix de 2 fr. 50 franco.

des cours d'eau et sur les lacs, les forts de traite devenant ainsi des centres vers lesquels les différentes tribus se dirigeaient facilement pour y faire leurs échanges. Les missionnaires suivirent l'exemple des traiteurs et fondèrent leurs établissements près des forts où les Indiens avaient déjà pris l'habitude de se réunir. C'est ainsi que nos Pères ont occupé successivement tous les postes établis le long de la rivière Athabaska, de la rivière La Paix, de la rivière Mackenzie, etc., et sur les bords des grands lacs du nord.

De chacune de leurs résidences, les missionnaires faisaient de tous côtés des voyages plus ou moins longs, toujours pénibles, parfois dangereux, afin de répandre sur tous les habitants de ce pays les bienfaits de l'Évangile. Puis ils rentraient dans leurs pauvres demeures pour y prendre un peu de repos.

Les ministres protestants, venus après nous et trouvant les principaux centres de réunions occupés déjà par les prêtres catholiques, dont, grâce à Dieu, l'influence y était solidement établie, ont vu leurs efforts demeurer à peu près stériles. Alors ils ont tourné leurs regards vers les lieux écartés où nos Pères ne faisaient qu'une visite passagère et ils ont entrepris de s'y fixer d'une manière permanente, se promettant bien de réussir ainsi à s'attirer des prosélytes. Ils avaient été devancés par des traiteurs libres qui cherchaient à faire concurrence à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le pays situé au nord du petit lac des Esclaves entre les grandes rivières Athabaska et La Paix est devenu le théâtre de leurs exploits.

Depuis plusieurs années, les Pères de la mission St-Bernard visitaient chaque hiver les populations éparses dans cette contrée. Ce sont en partie des Métis chez lesquels le sang blanc n'a guère amélioré la nature sauvage et en partie des Cris des bois, conservateurs opiniâtres des superstitions de leurs ancêtres. Je fus averti que la propagande protestante était très active dans ces parages et qu'il serait utile d'y faire un voyage pour me rendre compte de la situation et aviser aux mesures à prendre.

Voici le récit de cette expédition apostolique que je viens de terminer. La marche à la raquette, les traîneaux avec leurs chiens, les campements dans la neige, offriront un contraste assez frappant avec ce que les missionnaires de l'Afrique et d'ailleurs racontent d'une manière si attrayante.

I

Départ. — Le missionnaire en voyage. — Le traîneau canadien et son attelage. — Première étape. — Le repas du soir : bêtes et gens. — Préparatifs pour le coucher.

16 janvier 1895. — Nos préparatifs sont terminés. Le R. P. Dupé, qui a visité l'intérieur, l'hiver dernier, m'accompagne dans cette expédition. Le F. Jean-Marie Lecrest avec son traîneau attelé de trois bons chiens, se charge de nos lits et vêtements et nous prendra à tour de rôle quand la fatigue se fera trop sentir. Félix Katik, métis du Petit lac des Esclaves, charge sur son traîneau, attelé de quatre chiens, toutes les provisions et ustensiles de cuisine qu'il peut raisonnablement y placer, ainsi que les poissons destinés au repas des coursiers pour la première nuit.

* * *

Se figure-t-on ce que sont nos traîneaux ? On pourrait croire qu'ils ressemblent à ces véhicules montés sur de légers patins dont l'usage est commun dans les villes et les campagnes des pays civilisés où l'hiver et la neige durent assez longtemps pour nécessiter leur emploi. Cependant la différence entre ces traîneaux et les nôtres est considérable.

Prenez trois planchettes de bouleau larges de trois pouces et demi et longues de dix pieds ; joignez-les ensemble par des barres transversales attachées solidement avec de minces cordes de peau appelées *babiches* ; relevez-les à la tête en forme de volute, que vous maintenez en place à l'aide de bons liens (on donne à cette volute le nom de *chaperon*).

A fleur du sol, de chaque côté, sont les *tires*, deux anneaux de cuir, où l'on accroche les traits des chiens. Ces derniers ont des harnais proportionnés à leur taille, un collier rond juste assez grand pour y passer leur tête et qui vient s'ap-

puyer sur les épaules. Deux longues et fortes bandes de cuir partent de ce collier et vont se joindre au harnais suivant ; ce sont les traits qui s'appliquent sur les flancs des chiens, de courtes dossières un peu souple les maintiennent à cette hauteur. C'est cette partie du harnais qui se prête le plus à l'ornementation ; aussi presque toujours on y voit des *tapis* brodés, chargés de grelots ; les colliers reçoivent quelquefois de petites sonnettes et des pompons enrubannés ; bref on apporte autant de soin à orner nos pauvres chiens qu'on le fait ailleurs pour les chevaux.

* * *

L'attelage ne se met pas de front, mais de file sur une ligne assez longue. Le conducteur n'a pas besoin de rênes, qui d'ailleurs empêtreraient horriblement ses petits coursiers. On leur apprend à obéir à la parole : *hu* et *dia* pour aller à droite et à gauche, *ho* pour l'arrêt, *marche* pour le départ ou pour exciter les paresseux. Souvent pourtant il faut jouer du fouet, car il est difficile que des chiens soient toujours aussi dociles et aussi courageux que l'exigent leurs maîtres.

Voilà donc comment se compose un attelage dans ce pays. Vous placez vos chiens dans leurs harnais à la queue l'un de l'autre et vous attachez les derniers traits aux *tirs* du traîneau. Celui-ci repose à plat sur la neige et glisse sur toute sa surface. On y met des charges plus ou moins pesantes, retenues dans des *enveloppes* de peau ou de toile, que de fortes lanières de cuir enlacent de nombreux replis.

Le poids ordinaire du chargement est de quatre cents livres pour quatre chiens ; seulement l'état des chemins doit être pris en considération. Il va sans dire que, quand le traîneau doit se frayer un passage dans la neige molle, au lieu de glisser sur une neige durcie, il avance beaucoup plus lentement et demande une plus grande dépense de force.

Quant aux voyageurs, la prudence leur recommande de se précautionner contre la rigueur du froid ; aussi ont-ils cou-

tume de doubler leurs vêtements, de se munir de bonnes mitaines et de prendre des chaussures convenables. On s'imagine que tout le monde par ici est couvert de chaudes fourrures. Or rien n'est plus rare, dans ce pays des fourrures, que de voir quelqu'un en porter sur lui-même en hiver. Il faut excepter toutefois le *casque* ou bonnet, qui est ordinairement fait de peau de castor ou de quelque autre animal plus ou moins à la mode. Dans les contrées où les caribous (rennes) abondent, tout le monde a soin de se confectionner des *robes* ou des *habits* avec leurs peaux et il n'y a rien de meilleur pour protéger contre le froid. Mais ici il n'y en a pas et je suis le seul qui puisse me couvrir d'un surtout de peau de caribous que j'ai apporté du fort Raë.

La raquette est assez connue pour que je me dispense de la décrire. On ne s'en sert pas sur la glace vive, ni sur un chemin battu ; mais on ne peut s'en passer dès qu'on doit marcher sur une neige épaisse et pas encore durcie.

A ces remarques préliminaires et générales, j'ajouterai que, cet hiver, la neige est abondante, le froid intense. Hier le thermomètre est descendu au-dessous de 45° centigrades. Aujourd'hui il a remonté à 40 environ. Il fait beau, un ciel pur, un temps calme, c'est tout ce qu'il y a de mieux pour faciliter la marche. En effet cet air si vif, un peu piquant même, réjouit les poumons, donne plus d'élasticité et de vigueur aux muscles, permet de prolonger les exercices corporels et surtout la course, sans crainte de se voir inondé de sueur.

* *

Donc, le P. Dupé et moi, nous partons en avant pendant que le F. Jean-Marie et Felix Katik attachent leurs traîneaux et attellent leurs chiens. Nous traversons d'abord une baie du lac et, au bout d'une heure, nous atteignons une côte basse, encombrée de saules, par où nous gagnons le chemin de terre. Les traîneaux nous ont rejoints et le Frère insiste pour *m'embarquer* dans sa *carriole*, ce qui veut dire *me faire monter en voiture*. Je consens à me glisser entre deux couvertures au fond de son traîneau préparé

expès et à me laisser emporter par les chiens. Il n'en avait que trois à son attelage, car, hélas ! en venant me chercher à Saint-Albert, à la fin de décembre dernier, il a eu la douleur de voir mourir un de ses meilleurs coursiers.

Le P. Dupé continue de marcher et nous le suivons assez bien. Le sentier n'est pas large, il y a juste l'espace nécessaire pour passer entre les arbres et trop fréquemment les branches nous caressent le visage. De temps à autre, la tête du traîneau va frapper quelque petit sapin dont les branches sont chargées de neige et toute une avalanche tombe, en nous recouvrant d'une couche épaisse de poudre fine et glacée. Mais cela n'arrête pas le véhicule.

Bientôt nous arrivons à un ravin profond où les chiens prennent le galop, mais où, malheureusement, la *carriole* verse et me dépose à moitié enseveli dans un banc de neige.

Je me relève avec la certitude, au moins, de n'avoir aucune contusion, ce qui peut bien consoler un voyageur dans ces accidents de route. J'en suis quitte pour me secouer un peu et je me mets à suivre le traîneau. Les chiens eurent de la peine à gravir le versant opposé de ce ravin et je trouvai qu'ils avaient fort bien fait de se débarrasser de ma personne, dont le poids eût grandement ajouté aux difficultés du terrain. Arrivé sur la hauteur, je reprends ma place dans la *carriole*.

Nous sommes en pays découvert. Des collines déboisées se succèdent, le sol est accidenté, il faut monter et descendre maintes fois ; les chiens se fatiguent à ce manège et le Frère regrette à tout instant celui qu'il a perdu :

« — Si je les avais encore tous les quatre, me dit-il, vous ne leur pèseriez pas plus qu'un brin de paille ; mais c'est le meilleur qui est mort et cela fait tort aux autres. »

Je le voyais bien moi-même et je me décidai à mettre pied à terre et à cheminer tranquillement derrière notre caravane.

Au bout de cinq ou six milles, la forêt reparut et nous y entrâmes avec l'assurance d'y trouver un bon campement pour la nuit.

* * *

Entre quatre et cinq heures du soir, le Frère, voyant quelques arbres secs au milieu d'un bouquet de sapins, jugea prudent de s'arrêter là. Tout le monde fut de son avis, jusqu'aux chiens qui, en signe d'approbation, secouèrent grelots et clochettes avant de se coucher sur la neige en attendant d'être dételés.

Le Frère et Félix tirent leurs haches, le premier, pour couper le bois de chauffage et, le second, pour abattre les sapins dont les branches vont nous fournir un lit moelleux et parfumé. Le P. Dupé et moi, prenons chacun une raquette en guise de pelle et creusons dans la neige un trou assez large pour nous y étendre à l'aise. Félix y dépose, avec symétrie, ses branches de sapins, de sorte que tout le sol que nous avons nettoyé en est parfaitement tapissé. Le Frère entasse les troncs d'arbre qu'il a coupés et bientôt une flamme pétillante et joyeuse s'élève vers le ciel, répand des flots de clarté sur les arbres qui nous entourent et surtout nous fait sentir les bienfaits de sa chaleur vivifiante. Aussi, chacun s'empresse-t-il de sortir ses mains de ses mitaines et de prendre de bonnes poignées de calorique, tout en présentant au feu son visage. Vous ne sauriez croire quelle difficulté nous avons à nous débarrasser des glaçons qui ne font, avec la barbe, qu'une masse compacte. S'il fallait les laisser dégeler tranquillement, il y en aurait pour des heures. Alors les doigts se meurent de la partie, on tâche de casser cette glace morceau par morceau ; mais il y a toujours quelques poils malencontreux qui s'y trouvent pris et dont on doit faire un douloureux sacrifice.

Cependant il faut penser au souper des chiens et des gens. Je nomme les chiens les premiers, car ces pauvres bêtes sont servies d'abord ; puis viendra notre tour. Nous n'aurions, en effet, ni paix, ni trêve, surtout durant notre repas, si les chiens n'avaient préalablement reçu leur ration, c'est-à-dire deux poissons blancs par tête. Mais ces poissons sont durcis par le froid et, bien que les chiens aient d'assez bonnes dents pour les ronger, ainsi gelés, on les fait sinon cuir, au moins s'amollir devant le feu. Vous voyez alors la gent canine entourer le campement, fixer des yeux ardents sur

la proie qui leur est destinée, bâiller ou grincer des dents, sans doute pour contenir leur impatience ; puis, trouvant le temps trop long, s'en prendre au voisin, grommeler sourdement et soudain commencer la bataille. La voix de leurs maîtres et surtout quelques bons coups de fouet rétablissent l'ordre troublé.

Quand enfin les poissons sont assez dégelés, chacun se présente à l'appel, répond à son nom avec un empressement joyeux, reçoit sa part du festin et s'en va la déguster à l'écart. La distribution ne se fait pas toujours d'une manière aussi calme et l'on devine assez que l'envie, la gourmandise ou quelque autre défaut capital, causent, là comme ailleurs, des querelles intestines ou d'injustes attaques. Mais l'autorité sait imposer la paix et faire respecter les droits de chacun.

Nos coursiers repus, nous nous disposons à prendre le souper qui nous attend, car, pendant que le poisson des chiens dégelait, le Frère s'est occupé de la cuisine, assez sommaire. Il suffit, en effet, de faire du thé. Les mets sont cuits d'avance et n'ont besoin que de prendre l'air du feu pour perdre leur état glacé et redevenir comestibles.

Nous sommes en progrès. Le fameux *Pimigan*, ou pâté de viande pilée et de suif, a disparu avec les *buffaloes* et nous sommes obligés d'importer de la farine, dont l'usage va bientôt devenir commun, au moins au Petit Lac des Esclaves et à la Rivière La Paix, où les transports se font à meilleur marché.

La farine donc cuite à la façon du pays, c'est-à-dire délayée avec de l'eau, pétrie sommairement et rôtie devant le feu (ce que l'on appelle *galette*) et une tranche de lard boucané, voilà notre menu.

Pour boisson, le thé, dont personne ne veut plus se passer par ici et que l'on dirait vraiment fait exprès pour nous. Je ne crois pas que rien au monde puisse lui être comparé comme breuvage commode et fortifiant, surtout dans ces contrées du Nord. Mais il faut qu'il soit bien fait. Cela dépend beaucoup de la qualité de l'eau et de la quantité de thé que l'on y fait bouillir.

Pour l'eau, comptez sur le Frère et voyez-le à l'œuvre. Il prend sa chaudière, la remplit de neige, la pose sur le feu, la secoue en temps opportun, pour empêcher la neige de brûler. Quand celle-ci est fondue, il en remplit de nouveau sa chaudière, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, et la remet sur le feu pour la faire bouillir.

Le moment venu d'y mettre le thé, il lève le couvercle et... comment dire ce que je vois ?... A la surface de l'eau, flottent quantité de boulettes qui, il n'y a pas à en douter, sont tout simplement des crottes de lapins ! Ces petits animaux pullulent en certains endroits. Après avoir rongé l'écorce des arbustes, ils prennent leurs ébats sur la neige où ils laissent des traces de leur séjour à profusion. Une nouvelle couche de neige couvre tout cela d'un manteau immaculé. On va, sans défiance, puiser à pleine chaudière, et l'on récolte ainsi... ce que les lapins ont semé !

Tout le monde ne trouverait peut-être pas cette eau de son goût ; mais qu'y faire ? La jeter pour en avoir d'autre, amènerait le même résultat, et les voyageurs du Nord savent depuis longtemps à quoi s'en tenir. Aussi, le Frère, en homme expérimenté, casse une branche de sapin qu'il promène délicatement à la surface de l'eau en guise d'écumoire, enlève prestement les pilules malencontreuses et les remplace par une bonne dose de thé noir, auquel il fait prendre encore un ou deux courts bouillons.

C'est ainsi que l'on tire de ces feuilles, toute la saveur et l'énergie qu'elles contiennent. Je ne sais si ce procédé agréerait aux Chinois ou aux Japonais ; mais ici on n'en connaît pas de meilleur.

Pas besoin de vous dire qu'un appétit de loup assaisonne notre modeste repas ; la marche, le grand air, le froid vif ont creusé les estomacs et chacun comble le vide d'une manière consciencieuse.

En guise de dessert, les fumeurs allument leurs pipes ; les autres attisent le feu ; on se rappelle en riant les aventures de la journée ; le temps passe vite et amène l'heure de la prière et du coucher.

II

Le coucher à la belle étoile. — Une nuit blanche. — La danse des esprits. — Préparatifs du départ. — La deuxième journée de voyage. — Etape du matin. — Dîner. — Arrivée au petit lac du Poisson blanc. — Délablement de la résidence. — Accueil hospitalier.

Chacun prépare ses couvertures, s'en enveloppe le mieux qu'il peut, afin de ne laisser aucune entrée au froid et nous voilà tous étendus sur les branches de sapin, comme des cadavres enveloppés de leurs linceuls. Alors, les chiens, tenus jusqu'à présent en dehors du camp, y entrent à pas silencieux et cherchent un pan de couverture pour y dormir à l'aise. Tous n'ont pas cet instinct philanthropique et plusieurs se contentent de la première place venue dans la neige ; mais je vous assure que j'accueille avec plaisir, celui qui vient se coucher à mes pieds ou même le long de ma personne.

Quant au sommeil, je dois avouer que si, autrefois, j'ai été l'objet de ses faveurs, il me les mesure maintenant avec une fâcheuse parcimonie. Je deviens frileux avec l'âge, et toutes les couvertures qui m'enveloppent ne m'empêchent pas de sentir que je repose dans une atmosphère de 35 ou 40 degrés au-dessous de zéro. J'essaye de fermer l'œil et de demeurer immobile ; mais je n'y réussis guère. Quand le sommeil vous fuit, allez donc passer toute une nuit sans remuer ! J'ai beau raisonner et me dire que, si je me retourne, je donnerai encore plus de prise au froid, je n'en sens que davantage le besoin de changer de position.

Je me découvre le visage et je regarde si le feu n'est pas tout à fait éteint. Quelques tisons fument encore, c'en est assez pour me décider à sortir de mon lit ; je rapproche ces tisons, je souffle dessus, je ramasse les débris du bûcher de la veille et j'ajoute quelques morceaux pris sur le tas mis en réserve pour le matin.

Tout en me réchauffant, je lève les yeux vers le ciel. Oh !

qu'il est beau avec ces myriades d'étoiles dont l'éclat redouble en raison de la pureté de l'air et de l'intensité du froid ! Mais voilà que des faisceaux de lumière s'élancent d'un foyer mystérieux, s'agitent, se poursuivent, se joignent, se dispersent pour se réunir encore. *Nimiituwok* (c'est la danse des Esprits), disent les Cris et il serait difficile de donner une définition plus poétique de l'aurore boréale.

* *

Je n'essayerai pas de décrire la merveille qui s'offre à ma vue, ces lueurs d'abord diffusées et pâles, puis croissant en clarté et prenant une certaine consistance. si l'on peut ainsi parler, ensuite entraînées par je ne sais quelle force, se précipitant d'un coin du ciel à l'autre, se revêtant ici des couleurs les plus brillantes de l'arc-en-ciel, là se repliant sur elles-mêmes et formant d'immenses spirales semblables à un gigantesque serpent de feu. Soudain ces lumières se dissolvent et l'on dirait que les esprits ont terminé leur danse. Mais c'est pour reparaitre bientôt dans un autre endroit et recommencer leurs rondes capricieuses. J'ai vu de plus belles aurores boréales à une latitude plus élevée ; mais cela ne m'empêche pas d'admirer celle dont je suis le témoin et je fais cette réflexion : Si Dieu répand tant de magnificence au seuil de sa demeure, quelles beautés, quelles splendeurs doivent embellir l'intérieur de son palais ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini !*

Cependant mes compagnons de voyage reposent immobiles sur leurs branches de sapin et semblent dormir du sommeil du juste. Tout est calme à l'entour. Aucun souffle ne passe dans les arbres, aucun bruit ne trouble le silence de la nature, sauf les pétilllements de la flamme et, au loin, les glapissements des renards ou les hurlements des loups qui rôdent dans la forêt. Mais je me suis assez chauffé et il faut ménager la provision de bois. Je retourne me glisser dans mes couvertures où je réussis à attrapper quelques bribes de sommeil.

* *

17 janvier. — A trois heures du matin, le Frère s'est réveillé, a rallumé le feu, fait fondre de la neige pour la cuisine et crié : *Benedicamus Domino*. On se lève aussitôt, chacun roule ses couvertures et dit une courte prière ; le froid est pénétrant et favorise peu la dévotion.

On se dispute la place auprès du bûcher ; mais le Frère ne nous laisse pas nous chauffer longtemps, le déjeuner est prêt et demande à être dégusté promptement, car il pourrait retourné en glace si on lui en donnait le temps. Les mets sont les mêmes que la veille : galette et lard boucané, arrosé d'une tasse de thé bouilli. L'appétit laisse à désirer un peu, à une heure si matinale.

* * *

Le repas terminé, j'envoie le Frère et Félix ramasser le bagage, attacher les traîneaux, atteler les chiens. Je recommande au P. Dupé de monter dans la carriole et, chaussant les raquettes, je pars en avant. J'aime cette marche solitaire.

Le jour est encore loin de paraître ; mais on ne peut s'égarer : le sentier est assez durci. Faites seulement un pas à côté et vous trouvez la neige molle où votre pied s'enfonce. Le mouvement met le sang en circulation et développe une chaleur naturelle qui rend supportable la température la plus basse. Je reprends en marchant mes prières ; je commence ma méditation, souvent troublée par maintes distractions ; mais qu'y faire ? Puis il y a l'office du bréviaire. Impossible de le lire sans doute ; l'Eglise nous autorise à réciter le Rosaire à la place. Je tire donc mon chapelet que j'enfouis dans mes mitaines et me voilà débitant, sans compter, des *Pater* et des *Ave* tout le long de la route. Comme la qualité laisse beaucoup à désirer, j'y supplée par la quantité. Ainsi les Rosaïres se suivent pendant une, deux ou trois heures, quelquefois plus, jusqu'à ce que mes compagnons m'aient rejoint.

* * *

Vers neuf heures du matin, les traîneaux me rattrapent. Le P. Dupé ne demande pas mieux que de prendre de l'exercice à son tour et je monte à sa place dans la carriole.

Nous sommes toujours en pleine forêt ; les trembles en forment la plus grande partie ; les sapins et les cyprès viennent ensuite. Le terrain est peu accidenté. Çà et là, un petit lac, précédé et suivi d'un *ma keg*, sol bas et marécageux en été, mais gelé solidement en hiver. A droite et à gauche du chemin, de nombreuses pistes de lapins sillonnent la forêt en tous sens. Des renards et des lynx ont aussi laissé sur la neige des traces de leur passage. De distance en distance, quelques pièges sont tendus et attendent la visite du gibier. Voilà tout ce qui varie la monotonie de cette contrée.

L'heure du dîner arrive. Il ne faut pas beaucoup de travail pour le campement où l'on ne doit faire qu'une halte d'une heure et demie à peine. Un sapin, dont le tronc nous sert de siège, puis quelques branches sèches pour faire un bon feu, sont vite trouvés. L'eau et le thé se fabriquent comme on l'a vu plus haut, pendant que la galette et le lard fumé dégèlent. Le repas est bientôt terminé. Les chiens ne reçoivent rien, ni le matin, ni à midi. La ration du soir leur suffit pour toute la journée.

* * *

Nous reprenons notre route et, sur les trois heures de l'après-midi, nous arrivons au petit lac Poisson blanc, long de six ou sept kilomètres et large de trois ou quatre. Des Métis et des Cris habitent sur les bords. Nous voyons leurs maisonnettes, tantôt isolées, tantôt groupées ensemble. Ici la mission protestante : là-bas le poste de traite de la Compagnie, non loin duquel se trouve la pauvre maison que les Pères de Saint-Bernard ont achetée aux sauvages.

Personne n'y demeure. Des deux petites fenêtres qui l'éclairent, l'une se compose de deux vitres cassées, l'autre est garnie d'un morceau de toile plus ou moins claire. Il fait froid là-dedans tout comme dehors. Il y a cependant une assez bonne cheminée, faite en torchis, mais pas le moindre morceau de bois pour allumer du feu.

Je suis à moitié gelé, car l'air du lac est plus vif que dans

les bois et, comme l'on a voulu rendre honneur à ma dignité en m'interdisant de m'exhiber comme marcheur à la raquette, j'ai été obligé de me tenir dans la carriole où, malgré de bonnes couvertures, j'ai perdu, petit à petit, presque toute ma provision de chaleur naturelle.

Pendant que le Frère déchire un morceau de cotonnade pour boucher la fenêtre ouverte et que Félix cherche du bois pour faire du feu, le P. Dupé et moi allons saluer le commis de la Compagnie. M. Hervey nous reçoit fort poliment dans une chambre bien chauffée et nous offre de prendre le thé avec lui, ce que nous acceptons volontiers. Nous avons l'occasion de voir plusieurs habitants, car le poste de traite est le centre des affaires et des nouvelles. Nous annonçons que nous passerons ici les deux jours suivants, samedi et dimanche, et nous invitons tout le monde à venir aux offices.

M. Hervey a la complaisance de nous donner du bois de chauffage pour la nuit. Nous lui empruntons aussi du poisson pour nos chiens. Quant il ira au lac des Esclaves, il en aura besoin pour les siens et la mission lui en fournira.

En rentrant chez nous, nous trouvons le feu allumé, les fenêtres passablement fermées, une bonne provision de bois, et le Frère avec Félix, absorbés dans des préparations culinaires. Les galettes cuites à Saint-Bernard étaient épuisées; mais nous avions, sur le traîneau, un sac de farine qu'on avait rentré dans la maison pour le mettre à l'abri; naturellement on l'avait ouvert et entamé pour faire de nouvelles galettes.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce luxe incroyable à la pauvreté de nos missions de l'Extrême Nord, où un sac de farine est tout ce que l'on peut fournir à nos Pères, pour une année entière. A eux de se procurer, par la chasse, par la pêche, par des échanges avec les sauvages, les vivres nécessaires à leur entretien. Ce régime, que j'ai suivi si longtemps, me fait apprécier le bien-être dont je jouis ici et je désire vivement que tous mes missionnaires puissent bientôt avoir aussi leur pain de chaque jour. Dans la soirée, nous reçûmes plusieurs visites des voisins; mais le besoin de repos ne nous permit pas de prolonger la veillée.

III

Visite des catholiques de la mission Saint-Bernard. — Distribution de chapelets, de croix et de livres. — Un sorcier bien disposé. — En route pour le lac la Truite. — Une étape orageuse. — Egarés au milieu d'un ouragan de neige.

18 *janvier*. — Le P. Dupé et moi disons la sainte messe de bonne heure et, après déjeuner, nous sortons pour aller de maison en maison donner le bonjour aux gens et faire connaissance avec eux.

Nous trouvons un beau noyau de catholiques ; malheureusement leur instruction laisse à désirer et ils sont entourés d'infidèles obstinés, adonnés à toutes les superstitions idolâtriques des Cris. Beaucoup de maisons sont fermées à Saint-Bernard, surtout celles qui avoisinent la mission protestante, les maîtres étant partis avec leurs familles pour chasser les animaux à fourrures. En automne, au moment de la pêche, tout le monde est réuni. Ce serait le meilleur temps pour les voir et les instruire. Le ministre n'a pas, jusqu'à présent, produit grande impression ; mais il est à craindre que son séjour et ses libéralités ne lui attirent des adhérents.

* * *

19 *janvier*. — Nous avons eu messe et sermon dans la matinée, chapelet et sermon dans la soirée, et, Dieu merci, notre maison s'est remplie à ces deux offices. Evidemment il y aurait beaucoup de bien à faire ici, si je pouvais y laisser un prêtre. On nous demande des chapelets, des croix, des livres. Et, chose assez consolante, bon nombre d'infidèles savent lire nos livres cris et ont du goût pour cette lecture. Heureusement, l'année dernière, j'ai fait une nouvelle édition de mille deux cents exemplaires des *Prières*,

Catéchisme et Cantiques en langue crise et j'en ai de suite envoyé trois cents à Saint-Bernard où il n'en reste déjà presque plus.

Nous en avons cependant une petite provision dans nos bagages ; mais nos néophytes du lac la Truite et du Wabaskaw vont nous harceler de leurs demandes. Le P. Dupé, qui a déjà passé chez eux, leur a promis de les satisfaire et il me prie de me montrer ici moins libéral que je ne le voudrais. Je me contente donc de distribuer une demi-douzaine de livres, et pour consoler ceux qui n'ont point part à ces largesses, je leur dis que, dès mon retour à Athabaska, je leur en enverrai d'autres.

Si vous permettez d'ouvrir ici une parenthèse, je vous annoncerai que nous avons à Athabaska une imprimerie avec des caractères syllabiques et que je m'en suis déjà servi pour publier des livres non seulement en cris, mais en montagnais, en peau de lièvre, en loucheux et en castor. L'impression de ces ouvrages et la reliure prennent tout notre temps dans l'intervalle des courses apostoliques et nous avons toujours de l'ouvrage sur la planche.

Il y a eu plusieurs baptêmes d'enfants et quelques confessions, à l'audition desquelles notre demeure ne se prêtait guère. Mais à la guerre comme à la guerre ! Il a fallu congédier la foule en l'avertissant que nous nous arrêterions ici à notre retour, et se blottir tant bien que mal dans un coin pour y entendre les pénitents avec quelque garantie du secret.

* * *

Nous étions en train de souper quand un vieux sorcier se présente. C'est un personnage important, comme son nom l'indique, car il s'appelle *Tonnerre* ! Il paraît que, quand il fait ses incantations, il gronde comme son homonyme et répand la terreur dans le cœur des femmes et des enfants, voire même des jeunes gens et des hommes.

Il a une nombreuse famille, ayant pratiqué de bonne heure la bigamie.

Le P. Dupé l'a rencontré l'année dernière et a essayé, mais

en vain, de lui parler de religion. Il ne veut ni en entendre parler lui-même, ni permettre à ses enfants de se faire baptiser. Bref, il est un des principaux soutiens de l'idolâtrie au lac Poisson blanc et un terrible obstacle à la conversion d'un grand nombre.

J'avais été ainsi renseigné sur son compte par le Père et, quand je vis entrer le personnage, je ne savais trop que penser. Je l'accueillis avec une certaine réserve. Après lui avoir touché la main et l'avoir fait asseoir sur le plancher, je lui demandai ce qui l'amenait chez nous à cette heure.

« — Oh ! dit-il, je regrette de n'être pas arrivé plus tôt, car je sais que c'est aujourd'hui dimanche et qu'il y a eu prière ici. Mais je demeure loin ; je suis parti de chez moi ce matin et je ne fais qu'arriver. J'ai appris que tu étais venu et j'ai voulu te voir et entendre ta parole. Etant évêque, tu sais tout ce qu'on peut savoir en fait de religion ; c'est pourquoi je désire m'instruire près de toi. Il y a bien l'*Anglais* (le ministre), qui demeure au milieu de nous, mais on n'en fait pas de cas !!! »

N'était-ce pas une charmante introduction et une heureuse entrée en matière ? Aussi ne me fis-je pas prier. Nous passâmes en revue les principales vérités de la foi. Il me fit des questions sur le protestantisme dont je lui racontai l'origine et sur d'autres points du dogme et de la morale. Il faisait preuve d'une intelligence et d'une réflexion qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un sauvage :

« — Je vois, dit-il, d'après tes paroles, qu'il ne suffit pas de prendre *la prière* d'une manière telle qu'elle, mais qu'il faut la pratiquer sincèrement tout entière.

« — Assurément, lui répondis-je, il faut s'y livrer sans réserve. Le bon Dieu veut tout. »

Et comme je savais qu'il avait sur la conscience plus d'une peccadile, je lui parlai de la miséricorde de Dieu et de la grâce du baptême qui rendrait son âme blanche comme la neige. Nous en étions là de notre conversation quand de nouveaux visiteurs, entrant à une heure si tardive, attirèrent notre attention.

Le vieux Tonnerre sortit sans avoir dit son dernier mot.

J'ai appris qu'il avait perdu une de ses femmes. Il n'y aurait donc de ce côté plus d'obstacle à sa conversion et j'espère maintenant que le bon Dieu lui en fera la grâce.

A propos de son nom, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'expliquer en quelques mots l'idée que les Cris se font du tonnerre. Naturellement ils n'ont pas la moindre notion des fluides électriques dont les nuages sont chargés. Les peuples civilisés ont, d'ailleurs, mis assez de temps à les deviner et il n'est pas surprenant que les sauvages se soient fait une théorie plus ou moins baroque de ces phénomènes naturels si frappants. Ils s'imaginent donc et affirment sérieusement qu'il existe certains oiseaux prodigieux (*piyesicook*, qui se logent dans les troncs des plus gros arbres. Un vieux m'a assuré qu'il en avait vu. Ces oiseaux sont terribles lorsqu'ils prennent leur volée. Ce sont leurs clignements d'yeux qui font les éclairs et le battement de leurs ailes qui produit le bruit du tonnerre.

Ju qu'à quel point notre vieux sorcier a-t-il réussi à les imiter, je n'en sais rien, mais, au point de vue moral, sa conversion serait un merveilleux *paratonnerre* qui écarterait les foudres du ciel de sa tête et de celle de plusieurs autres malheureux qu'il a longtemps abusés. Je demande donc à ceux qui liront ces lignes de nous aider par leurs prières à obtenir cet heureux résultat.

* * *

Les visiteurs qui ont interrompu notre conversation sont trois jeunes gens arrivant directement du lac la Truite avec une commission pour nous.

On leur avait dit :

« S'il y a un Père au lac Poisson blanc, qu'il se dépêche de venir ici, car nous avons un homme dont l'état nous inspire une véritable frayeur. Il est atteint d'une maladie étrange. Il se dit *Wendigo* ou mangeur de chair humaine. Nous le gardons depuis longtemps à vue et nous ne savons plus que faire de lui. »

Or, nous étions indécis sur le chemin à prendre. Irions-nous tout droit au Wabaskaw dont la population est bien plus considérable, ou bien passerions-nous d'abord par les lacs de la Truite ou de l'Ours, ce qui nous retarderait de plus d'une semaine ? Cette demande pressante des gens du lac la Truite vint trancher la question.

Nous irons d'abord chez eux. Nous aurons le chemin tout frayé par nos trois visiteurs, avantage capital, car la neige est épaisse, et personne n'ayant récemment passé sur le sentier qui conduit au Wabaskaw, il nous faudrait nous y frayer notre route à travers la neige molle, fatiguer beaucoup nos chiens, sans compter que nous courrions le danger de nous égarer. Le P. Dupé n'a passé par là qu'une fois, l'hiver dernier, et il ne répond pas de nous guider sûrement. Félix déclare n'avoir jamais voyagé dans cette direction tandis qu'il est souvent allé au lac la Truite. Quant au Frère Jean-Marie et à moi, nous visitons ce pays pour la première fois et nous ne savons absolument rien du chemin à suivre.

Je dois noter que la température s'est considérablement adoucie ces deux derniers jours où nous n'avons pas eu plus de 25 à 30 degrés de froid ; mais nous avons remarqué autour du soleil et de la lune des cercles qui présagent quelque mauvais temps.

* *
* * *

20 janvier. — Nous nous levons de bonne heure, nous disons nos messes, prenons notre déjeuner et préparons notre départ. Il a neigé toute la nuit. Le vent du nord souffle et chasse à travers le ciel sombre des nuages plus sombres encore. Cela m'inquiète un peu. Cependant j'envoie Félix demander au poste de la Compagnie une provision de poissons pour nos chiens. Il nous en faudra pour trois nuits, car nous ne pourrions atteindre le lac la Truite que la quatrième journée, chargés comme nous le sommes et la distance à franchir étant de plus de quatre-vingts milles (130 kil.)

De retour avec le poisson, Félix nous dit que le commis-

nous détourne de partir et qu'il y a pour nous danger de nous égarer sur le lac. Ce n'est pas ce petit lac que nous avons traversé en venant ici. C'est un autre, le vrai lac Poisson blanc, rattaché au précédent par une rivière longue de deux à trois kilomètres. Il est vrai que nous n'aurons pas à le parcourir d'un bout à l'autre, ce qui nous prendrait une bonne journée de marche, mais nous devons traverser une large baie au fond de laquelle se trouve l'étroit sentier du lac la Truite.

Nous délibérons sur la décision à prendre. Le P. Dupé est impatient de partir et assure qu'on ne peut manquer de trouver l'entrée du chemin dans le bois. Une fois là, quelque temps qu'il fasse, rien ne pourra nous arrêter. Félix est réservé et, tout en se disant prêt à suivre mes ordres, il laisse assez voir que le voyage ne lui sourit guère. Cela ne m'encourage pas beaucoup.

De temps à autre, je vais ouvrir la porte et consulter l'aspect du ciel. Les traîneaux sont attachés, les chiens attelés ; tout le monde attend le signal du départ que j'hésite à donner. Je retourne encore mettre le nez à l'air. Est-ce illusion, est-ce réalité ? Il me semble que la neige tombe moins épaisse. Je fais part de mes impressions à mes compagnons, tout en jugeant prudent d'attendre encore un peu. Enfin, de guerre las, et peut-être mû par un sentiment d'amour-propre qui me soufflait qu'un vieux missionnaire du Nord ne doit pas reculer devant un petit grain de mauvais temps, je prends le P. Dupé avec moi et nous partons en avant en commandant aux autres de nous suivre.

* * *

Au bout d'une petite heure, durant laquelle nous marchions sur la rivière sans être incommodés par la neige ou le vent, nous débouchons sur le lac. Impossible de ne pas sentir une grande différence entre le milieu que nous venons de quitter et celui que nous abordons.

Evidemment, le calme n'est pas rétabli et la neige couvre

au loin l'immense nappe de glace que nous foulons. Ce lac, en effet, n'a pas moins de trente-huit kilomètres de long.

Nous continuons de marcher vers une langue de terre que nous avons à tourner afin d'entrer dans la baie à traverser. Nous sommes un peu à l'abri et nous distinguons la trace des traîneaux qui ont passé la veille. Cela me donne l'espoir de suivre le bon chemin jusqu'à l'entrée du bois. Au détour du promontoire, rien ne nous protège plus contre le vent qui nous souffle en plein visage, et nous nous arrêtons un moment pour nous orienter.

« — Nous ne pouvons compter sur aucun point de repère pour nous guider, dit Félix, puisque nous ne pouvons voir la terre, il faut donc se guider sur le vent. Or, l'entrée de la forêt est dans cette direction, et nous avons juste vent debout. Marchons donc droit sur le vent, et nous arrivons. »

* * *

Alors le Fr. Jean-Marie me fit *embarquer* dans sa carriole et m'y enveloppa soigneusement, le P. Dupé s'élança tête baissée dans la direction indiquée et les chiens l'y suivirent. Pendant un certain temps, nous allâmes assez bien, malgré la bourrasque et la neige. Par intervalles, nous rencontrions quelques vestiges des voyageurs de la veille. C'était une garantie que nous étions dans le bon chemin. Mais voilà que les flocons de neige tombent plus pressés, le vent redouble de force, de violentes rafales soulèvent d'épais tourbillons qui nous enveloppent de toutes parts.

Le F. Jean-Marie s'aperçoit que le P. Dupé dévie de la ligne droite et il court en avant pour l'y ramener. Ses chiens le suivent toujours, mais le traîneau que la main du Frère maintenait en équilibre dans les endroits inégaux du chemin, n'étant plus soutenu, verse sur un banc de neige et me voilà à pied sans plus de cérémonie. Relever le traîneau et le remettre en marche, c'est l'affaire d'une seconde. Je pourrais m'y réinstaller et, avec un peu d'attention, éviter de nouveaux accidents ; mais j'ai honte de voir mes compagnons exposés seuls aux horreurs de la tempête, car c'est

une vraie tempête qui s'est abattue sur nous, et je les rejoins. Je m'imagine que je les aiderai à reprendre la direction du portage ; mais je suis bientôt, comme eux, fouetté par le vent et aveuglé par la neige. J'essaye d'ouvrir les yeux. Aussitôt des flocons précipités, poussés par l'ouragan comme les projectiles par une mitrailleuse, me forcent de les fermer et me crible le visage. J'essuie mes paupières, et déjà les cils sont collés entre eux par de durs glaçons. Il faut faire volte-face et tourner le dos au vent afin de me débarrasser le mieux possible de ces écailles d'un nouveau genre ; mais c'est pour les voir se reformer presque immédiatement. Nous en sommes là tous les trois et ne savons guère où donner de la tête. Félix nous rejoint enfin.

« — Il n'y a qu'à marcher, dit-il, pour nous empêcher de geler ; dirigeons-nous toujours sur le vent, nous finirons par atteindre la côte.

Se diriger sur le vent n'était pas chose facile, comme on le comprendra par ce que je viens de dire ; mais encore on ne savait plus au juste de quel côté il soufflait, les tourbillons de neige se soulevaient et semblaient se poursuivre vers les quatre points cardinaux à la fois, la rafale continuait à nous cingler sans merci et à nous aveugler de plus belle.

IV

Toujours perdus au milieu des neiges. — Graves inquiétudes. — Une rencontre providentielle. — Sur la bonne piste.

Qu'allons-nous devenir si la tempête dure ? Nous nous recommandons à Dieu, à la Vierge, aux saints Anges, et le corps penché en avant, un bras placé au-dessus des yeux pour nous permettre de les ouvrir, nous continuons de lutter contre les éléments déchaînés. Dire où nous allons, personne ne le sait, mais nous marchons toujours.

Après plusieurs heures de course vagabonde au milieu de cette furieuse tourmente, il nous sembla que sa violence diminuait ; puis bientôt nous crûmes voir une masse d'ombre plus épaisse flotter au sein des tourbillons de neige. Ne serait-ce pas la terre ?... Oui, c'est elle ! *Deo gratias !*

* * *

Nous mettons encore quelque temps avant de l'atteindre ; mais déjà nous en sentons la bienfaisante influence. Enfin, nous abordons et nous nous hâtons d'allumer du feu et de faire du thé.

Où sommes-nous ? Félix regarde la côte à droite, à gauche, aussi loin que sa vue peut porter et déclare ne pas s'y reconnaître. Nous examinerons cela tout à l'heure. En attendant, chauffons-nous, dégelons-nous et reconfortons-nous un peu. Nous en avons besoin. Nous n'avons pas la chance des enfants de la fournaise à Babylone, lesquels passèrent par le feu sans en ressentir les ardeurs. Nous avons subi les rigueurs des éléments tout à fait opposés, nous n'en avons pas moins le visage couvert de brûlures ; pas un nez indemne, pas une joue intacte. Félix surtout, qui n'a pas de barbe, a littéralement la face en compote. Heureusement

ces morsures du froid ne sont pas profondes, l'épiderme seul en est affecté, et l'on en est quitte pour faire peau neuve.

Cependant le thé est fait, les galettes sont dégelées et quelques tranches de lard que le Frère a fait rissoler dans la poêle n'ont pas perdu leur odeur appétissante. A l'œuvre donc et pendant que nous prenons ce repas, tâchons d'éclaircir le problème de notre position. Nous ne pouvons rester ici. Il nous faut partir : de quel côté irons-nous ?...

* * *

Le F. Jean-Marie et moi n'avons aucun avis à émettre, puisque c'est la première fois que nous voyageons dans ce pays. C'est donc au P. Dupé et à Félix qu'il appartient de résoudre la question. Or, ils pensent tous deux que nous avons dû faire quelques zigzags et même quelques cercles vicieux pendant notre marche au milieu de la tempête et qu'il est plus prudent de nous tenir sur notre gauche.

Donc, par le flanc gauche, en avant, et je pars en tête de la colonne, en ayant soin de ne pas perdre la terre de vue. La neige tombe encore ; mais le vent tend de plus en plus à se calmer.

Cependant la journée est avancée, et nous marchons à peine depuis deux heures que la nuit s'abat sur le lac et nous force à chercher un campement. Nous tournons vers la terre ; mais, hélas ! nous ne voyons que des côtes basses, couvertes seulement de saules. Le Frère s'avance à la découverte et finit par trouver quelques petits arbres secs et un pauvre sapin solitaire. C'est toujours mieux que rien, et en fourrageant dans les environs, nous ramassons assez de bois pour passer la nuit.

* * *

A peine étions-nous installés, assez confortablement je l'avoue, que la neige qui nous inquiétait cesse, le ciel s'éclaircit, les étoiles brillent ; mais en même temps s'élève un petit vent froid, vif, piquant, qui nous promet de rabais-

ser la température à au moins quarante degrés au-dessous de zéro.

Mais qu'y faire ? Nous ne savons pas encore où nous sommes. Demain le beau temps nous permettra de nous reconnaître. En attendant, nous avons perdu une journée et il faut en tenir compte en diminuant la ration de nos chiens, car il est évident que nous mettrons plus de temps que nous ne pensions à atteindre le lac la Truite. En conséquence, nos pauvres chiens ne reçoivent chacun qu'un poisson et demi, au lieu de deux qu'ils auraient fort bien avalés.

Avant de nous coucher, nous tirons nos plans pour le lendemain et, après nous être recommandés à Dieu et à tous les saints du paradis, nous nous enveloppons dans nos couvertures et oublions bientôt dans un lourd sommeil les mésaventures de cette triste journée.

* * *

21 *janvier*. — La fatigue aidant, j'ai passablement dormi. Le Frère, selon sa coutume, dès trois heures du matin, rallume le feu et sonne le réveil.

Aussitôt le déjeuner pris, le P. Dupé et moi, nous partons pour explorer la côte et essayer de retrouver notre chemin. Le jour est encore loin de paraître ; mais le ciel est si brillant et la surface blanche du lac reflète si bien la lumière des astres, que nous distinguons à une grande distance la configuration du sol. Là-bas, toujours à notre gauche, on dirait une baie profonde. L'entrée du portage ne serait-elle pas là ? A mesure que nous avançons, le P. Dupé croit reconnaître les lieux.

« Le chemin, dit-il, devrait être près de ces grandes épi-
nettes que nous voyons. »

Nous hâtons le pas pour examiner cet endroit. Mais, avant d'y arriver, il nous faut franchir une large prairie remplie de hautes herbes. La neige les recouvre, et quelle neige ! Soulevée en quelque sorte par chaque brin de foin, elle est d'une épaisseur désespérante, et nos raquettes ne nous

empêchent pas d'y enfoncer. Nous n'allons pas vite sur un terrain si mouvant, et lorsque, après bien des efforts, nous abordons à terre, c'est, hélas ! pour découvrir que nous avons fait fausse route. Le sentier du lac la Truite n'est pas par ici.

Nous revenons donc sur nos pas au-devant des traîneaux qui approche, et nous nous décidons à rebrousser chemin. Qu'allons-nous devenir ? Notre expédition n'est-elle pas compromise ? Tout en faisant ces réflexions qui ne sont guère consolantes, nous arrivons à l'endroit où, hier, après avoir échappé à la tempête, nous avons fait du feu.

Une autre baie se présente à nos regards. Le soleil brille et verse à flots de la lumière, sinon de la chaleur. Le P. Dupé examine, mais n'ose rien dire : il s'est trompé tout à l'heure, et d'ailleurs toutes les baies se ressemblent. Félix, lui, se montre plus affirmatif : « Ceci est bien la véritable baie du portage. Il n'y a pas à en douter. Mais puisque l'heure du dîner approche, et que nous avons ici une place toute prête pour le feu, il est mieux d'en profiter. »

Nous suivons son avis.

Pendant que nous dégustons notre menu habituel, nous voyons un homme marcher sur le lac et se diriger vers nous. Il approche, et qui reconnaissons-nous ? Le vieux Tonnerre en personne ! Il s'en va chez lui ; mais voyant du feu ici où aucun voyageur n'a coutume de passer, il a voulu savoir ce que c'était, craignant même que la tempête n'eût causé quelque malheur. Il est enchanté de nous trouver tous en bonne santé, bien que défigurés par les morsures du froid.

Je l'invite à prendre une tasse de thé et à manger un morceau avec nous, ce qui le met de charmante humeur. Alors je lui dis :

« — Toi qui connais tous les coins et recoins de ce lac, indique-moi donc où se trouve le chemin du lac de la Truite. »

Alors mon vieux, me montrant de la main au fond de la baie un massif de sapins plus sombre que les autres :

« — Va droit là-dessus, fit-il, et un peu de ce côté, tu trouveras le portage. »

Je le remerciai, lui touchai la main et, laissant mes compagnons achever leur dîner, je partis dans la direction indiquée.

* * *

J'espérais rencontrer aux abords du bois quelques balises ou branches d'arbres plantées de distance en distance, comme on a l'habitude de le faire en ce pays pour marquer un chemin. Il n'y en avait point.

Quoique je fusse dans la bonne voie, je pouvais encore manquer le portage ou du moins passer beaucoup de temps à en chercher l'entrée. On donne ici le nom de *portage* à tout chemin qui relie deux lacs entre eux ; que l'on ait quelque chose à porter ou non, peu importe. Quant à ce chemin, qu'on ne s'imagine pas une tranchée plus ou moins large, ouverte dans la forêt, et que l'on puisse facilement découvrir. Ce n'est qu'un pauvre sentier très étroit, permettant juste à un homme de passer à la raquette et aux chiens de glisser leur traîneau. Seulement, de distance en distance, on a, d'un coup de hache, enlevé un morceau d'écorce aux arbres de droite et de gauche ou coupé quelques branches ; c'est là le fil conducteur dans le labyrinthe de la forêt. Or, il s'agissait pour moi de saisir ce fil et de ne plus le perdre.

J'allai d'abord au massif de sapins que le vieux Tonnerre m'avait montré, et, partant de là, je suivis le contour de la baie en examinant chaque arbre et chaque branche, en même temps qu'avec mes raquettes je sondais la couche de neige qui me portait. Grâce à ces précautions, je réussis à trouver l'entrée du portage, et je pénétrai dans le bois. La trace des traîneaux qui ont passé là il y a quelques jours est très visible ; malheureusement, il a tant neigé la nuit et le jour précédents, que la marche devient fatigante.

Je vais à petits pas, afin de donner à mes compagnons le temps de me rejoindre, et j'égrène tranquillement mon chapelet au fond de ma mitaine. Ils arrivent enfin ; je prends place dans la *carriole* et je m'y repose.

* * *

Nous traversons lentement quelques *maskegs*, puis deux ou trois petits lacs sur lesquels nous ne distinguons plus aucune trace de chemin. Les chiens alors doivent traîner leur charge dans la neige molle. Ils s'en tirent avec peine, animés par les cris et les coups de fouets de leurs conducteurs. Nous rentrons dans le bois, et quand la nuit vient, nous nous arrêtons pour camper. Devant un bon feu, et sur un tapis moëlleux de branches de sapin, nous nous délassons des fatigues de la journée tout en préparant notre souper. Les chiens seront plus à plaindre que nous, car nous sommes obligés de diminuer leur ration. Encore ne sommes-nous pas sûrs de pouvoir leur donner chaque soir leur maigre pitance.

Non seulement nous avons perdu un temps considérable ; mais notre marche sera nécessairement ralentie par la neige épaisse qui encombre le sentier. Si nous pouvions partir plus tôt, camper plus tard, on rattraperait un peu le temps perdu ; mais gens et bêtes n'ont que des forces limitées.

Ces réflexions manquent de charme ; la conversation languit, la fatigue et le sommeil nous invitent au repos. Faisons notre prière et couchons nous. Bonne nuit !

22 janvier. — Beau temps sec et frais. Je pars selon mon habitude ; je traverse des forêts de tremble, puis des forêts de cyprès, puis des trembles voisins presque toujours de cyprès. Quelques *maskegs* interrompent de temps à autre ces masses de bois interminables

Ces lieux sont tristes et portent au recueillement. Mes pas troublent seuls le silence ; aucun objet intéressant ne s'offre à mes regards ; tout favorise la méditation et la prière. Je déroule mon rosaire, je l'achève, je le recommence... combien de fois, je l'ignore. Mes compagnons me rejoignent et je me fais traîner par les chiens jusqu'à l'heure du dîner.

La seconde moitié de la journée s'écoule comme la première, dans une invariable monotonie. Le temps qui était beau ce matin, s'est couvert après le lever du soleil et une neige fine n'a cessé de tomber jusqu'au soir. La température s'est adoucie.

V

Superstitions du pays. — Un fétiche. — Suite du voyage. — Interminables étapes. — Toujours le vent et la neige.

23 janvier. — Hier, au campement, nous avons parlé des superstitions en vogue dans le pays.

Une des principales consiste à planter un fétiche sur le bord du chemin, morceau de bois fort peu artistiquement découpé.

* * *

Non loin d'ici, il en est un qui a été plusieurs fois abattu et qu'un sorcier nommé *Wesimat* a toujours soin de remettre en place. Nous nous promettons de l'emporter à notre campement pour le réduire en cendres.

Etant donc parti de bonne heure le matin, je cheminai en avant de la caravane, et déjà l'ombre de la nuit avait disparu à l'approche du soleil, quand tout à coup un objet curieux frappe mes regards : il n'y a pas en douter, c'est le fétiche dont il a été question. Il est orné de quelques débris de franges rouges ; à sa base se trouvent un pot de fer-blanc et une vieille chaudière, sur sa tête, une provision de tabac à fumer et même quelques allumettes ! Il faut avouer que le diablotin n'est pas riche ; mais il lui arrive quelquefois de meilleures aubaines : on lui offre couteaux, haches, coupons d'étoffe, fusils même, selon l'importance des faveurs qu'on lui demande, et le coquin de sorcier rasle tout.

Il est temps de mettre fin à ces supercheries. Deux coups de pied me suffisent pour renverser l'idole ; je m'en empare comme d'un trophée, je la mets sur mon épaule.

Peu après les traîneaux me rejoignirent. Le P. Dupé me déchargea de mon fardeau et, prenant à son tour les devants, voulut emporter l'idole à qui j'aurais fait volontiers l'honneur de la mettre dans la carriole avec moi.

Nous tînmes parole et quand l'heure du dîner arriva, elle contribua pour sa part à faire bouillir notre thé. Hélas ! que

ne pouvons-nous détruire aussi complètement celles à qui les hommes dressent des autels au fond de leurs cœurs !

* * *

Nous nous sommes encore égarés sur le *lac des graines amères* (*Wissa kom n sakahigan*) qu'il a fallu traverser. C'est un nouveau retard et le Frère Jean-Marie propose de le réparer en poussant la marche aussi loin que possible.

Nous traversons encore des forêts de trembles et de cyprès. Nous y voyons de magnifiques endroits pour camper. Sapins verts, arbres secs en abondance, rien ne manque. Félix observe tout cela d'un œil avide, et comme nous n'avons pas l'air de vouloir nous arrêter là, il nous avertit que le jour baisse ; le soleil est peut-être déjà couché. Nous ne trouverons pas plus loin de meilleures places, la nuit menace d'être froide et mauvaise, etc. Le Frère Jean-Marie n'entend pas de cette oreille ; mais ses chiens sont fatigués et n'écourent plus si bien sa voix. Je descends de la carriole pour les soulager et je me place à l'arrière-garde, où je recommence à réciter mes prières en suivant tranquillement la caravane. Le Frère, laissant son attelage aux soins du P. Dupé, a pris les devants et presse le pas.

Bientôt le pays change totalement d'aspect. Nous avons quitté la forêt et nous n'avons devant nous qu'une suite de savanes où quelques arbres rabougris ont peine à croître.

Nous marchons toujours ; déjà les beaux campements sont loin derrière nous. Cependant la nuit approche, et nous ne découvrons à l'horizon aucun bois qui nous promette un abri. Je commence à regretter la forêt où nous aurions trouvé bon feu et bon gîte, d'autant qu'une bise glaciale commence à souffler et nous annonce de nouvelles rigueurs.

Nous avançons toujours et toujours même pays stérile et désolé.

Le dernier crépuscule du soir a disparu et l'obscurité croissante rend notre situation encore plus pénible. Bientôt, heureusement, la lune se lève et nous prête au moins sa lumière bienfaisante. Ah ! si nous n'étions pas debout depuis trois heures du matin, nous pourrions marcher toute

la nuit et nous rapprocher d'une bonne étape de ce lac la Truite qui semble fuir devant nous. Mais tout le monde est fatigué ; les chiens, réduits à demi-ration, semblent s'étonner qu'on les fasse travaillé plus longtemps que d'ordinaire, et n'était le fouet dont les claquements et la touche les électrisent encore un peu, ils se coucheraient sans façon dans le chemin.

Nous devenons moins exigeants sur les conditions du campement ; aussi est-ce avec une satisfaction évidente que nous arrivons à l'endroit où le Frère s'est arrêté. Il a déjà commencé à creuser un trou dans la neige et il nous montre à droite plusieurs arbres secs et à gauche un bouquet de petits sapins.

Nous achevons d'écarter la neige pour faire place à nos lits ; mais, au lieu de trouver au fond un terrain solide, nous y découvrons quelques touffes de mousses enserrées dans une mosaïque de glace. Nous aurions préféré le roc vif ; mais nous n'avons pas à choisir et nous nous installons de notre mieux.

Enfin le feu est allumé et pétille. Cependant le vent souffle et, si nous pouvons nous chauffer les mains et le visage, nous gelons dans le dos. Car nous sommes en pays découvert. Le Frère court alors abattre plusieurs petits sapins, les apporte et les entasse derrière nous de manière à former une épaisse barrière de branches. Nous voilà rassurés de ce côté et nous nous pressons devant la flamme bienfaisante du bûcher.

Tout à coup, nous remarquons à nos pieds des flaques d'eau qui commence à imbiber notre tapis de branches et menacent d'envahir tout le campement. C'est jouer de malheur. N'aurons-nous donc poussé notre course si loin que pour venir coucher dans l'eau ? N'y a-t-il pas de remède à cet inconvénient ? Nous ne pouvons déguerpir d'ici, car nous ne savons où aller. C'est le feu qui fait fondre la glace sous nos pas. Eh bien, le seul parti à prendre, c'est de souper au plus vite, d'écarter le bois du foyer et de nous envelopper dans nos couvertures. Le froid ne tardera pas à revenir et arrêtera l'inondation qui nous menace. Ainsi fut fait.

24 janvier. — Nous avons dormi comme des bienheureux en dépit de notre lit de glace. C'est que, durant notre sommeil, la neige s'est mise à tomber et nous a couverts de son blanc manteau comme d'un mol édredon. Mais entendons-nous. La neige n'est pas plus chaude ici qu'ailleurs ; seulement son poids s'ajoute à celui de nos couvertures, elle forme une couche imperméable à l'air et empêche ainsi la déperdition de notre chaleur naturelle, ce qui équivaut à à une augmentation de calorique.

Nous parlons, animés par l'espérance d'arriver aujourd'hui au lac la Truite. Nous nous hâtons de traverser ce qui reste encore de savanes et de *maskegs*, remarquant, en passant, que l'endroit où le Frère s'est arrêté hier soir est le seul où nous pouvions trouver un campement ; puis nous rentrons dans la forêt. Là au moins nous sommes à l'abri du vent, sinon de la neige, et nous poursuivons notre course.

Au lieu de s'améliorer, le mauvais temps s'accroît. Les branches des arbres, secouées par l'ouragan, déversent sur nos têtes les amas de neige qui s'y sont formés, les nuages n'en sont pas moins prodigues de leurs épais flocons, et tout le jour s'écoule dans ces désolantes conditions.

Le soir vient et Félix nous déclare que nous ne pouvons arriver aujourd'hui. Nous préparons donc le campement. Petit à petit la neige cesse de tomber ; mais le vent redouble de violence. Aussi à peine avons-nous allumé le feu que les tourbillons de fumée, poussés dans tous les sens, nous enveloppent, nous aveuglent, nous étouffent et rendent la place à peu près intenable. Il fait avec cela un froid qui nous force à nous approcher de la flamme ; mais incontinent nous en sommes repoussés par cette affreuse fumée, âcre, épaisse, nauséabonde. Nous plantons des perches dans la neige et y suspendons des couvertures afin de modérer un peu le désordre de la rafale et de pouvoir souper en paix.

Nous n'y réussissons que très imparfaitement et finalement épuisés, suffoqués, les yeux en larmes, nous trouvons dans le sommeil une trêve aux misères de cette vie.

Arrivée au lac La Truite. — Un triste drame. — Meurtre d'un pauvre fou. — Funestes effets de l'intervention d'un sorcier. — Suite du voyage.

25 janvier. — Sur les onze heures du matin, nous arrivons enfin au lac la Truite. La première maison que nous voyons est celle de la Compagnie. Nous allons pour saluer le commis, personnage important de l'endroit ; mais la maison est déserte. Nous passons à la seconde, où est le magasin d'un autre traiteur, elle est déserte également. Il en est ainsi de la troisième, puis de la quatrième.

Est-ce que tout le monde aurait abandonné la place et cherché dans les bois un refuge contre le pauvre fou dont on nous a parlé ? Dans ce cas-là, qu'allons-nous faire et que vont devenir nos chiens qui jeûnent depuis longtemps et n'ont pas maintenant une arête de poisson à se mettre sous la dent ? Que les gens aient fui, il n'y aurait là rien d'in vraisemblable, si l'on considère la stupide crédulité dont ils sont le jouet et l'épouvante, dont ils sont frappés à la vue d'un soi-disant *Wendigo*.

Nous poussons plus avant et nous découvrons au loin une colonne de fumée qui nous annonce la présence de quelque personne humaine. Nous nous dirigeons de ce côté et bientôt le P. Dupé reconnaît la maison.

« — C'est, dit-il, celle de François Auger, le meilleur homme de l'endroit. »

Nous en approchons ; une foule de chiens poussent à notre vue des aboiements furieux. Cela ne nous arrête pas. La porte s'ouvre et François nous reçoit d'un air triste et confus tout ensemble.

Entrer n'est pas chose facile ; le local est encombré d'hommes, de femmes et d'enfants dans un pêle-mêle indescriptible. Toute la population s'est réfugiée, paraît-il, dans cette maison et dans la voisine. Quelque grand malheur semble planer sur cette foule ; tous les visages sont mornes et consternés.

Suivant l'usage, je donne la main aux uns et aux autres

et je me rencontre face à face avec un Ecossais, M. Beaton, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson.

« — Qu'y a-t-il donc ? lui dis-je, tout ceci est étrange. Le malade dont on nous a parlé serait-il mort ? »

« Hélas ! non seulement il est mort, mais on l'a tué ! »

Et il me fait un long récit dont voici le résumé.

* * *

Parti du Wabaskaw avec sa femme et deux de ses enfants pour venir voir son père qui demeure ici, l'individu en question avait, chemin faisant, été atteint d'une idée folle. Il s'imagina qu'il allait devenir *Wendigo*, c'est-à-dire mangeur de chair humaine. A son arrivée ici, tout le monde fut en émoi. Les femmes et les enfants tremblaient de peur. Les hommes n'étaient pas plus braves. Cependant le malade fut accueilli assez charitablement ; on essaya même de le guérir en le traitant à la mode du pays. Comme il disait sentir dans les entrailles un froid glacial, on le fit suer abondamment. Le mal ne disparaissant pas, on eut recours au ministère d'un sorcier fameux, nommé *Wekimaw Atchabeu* (*l'arc parfumé*). Celui-ci vint avec ses médecines et son tambour surtout. Or, il fit tant et si bien en soufflant, chantant, hurlant et battant du tambour, que le malade devint fou furieux. Alors on mit toutes les cordes en réquisition, on lui lia solidement les bras derrière le dos et les jambes jusqu'aux genoux et on le coucha sur le ventre. Je ne sais combien de temps on le laissa dans cette position ; mais le malheureux souffrait horriblement : il se tordait comme un serpent, l'écume lui venait à la bouche, les yeux lui sortaient de la tête. On ne pouvait le voir sans être épouvanté.

Cependant, à la suite de ses efforts désespérés, les liens commençaient à se rompre. Alors la terreur fut au comble. « S'il se lève, nous sommes tous morts ! » dirent les gens.

On tint un conseil où il fut décidé de le tuer. Le père du malheureux, chose triste à dire, ne fit rien pour sauver son fils. Il se contenta de sortir pour n'être pas témoin du meurtre. La hache devait être l'instrument obligatoire. D'après les idées reçues, un *Wendigo* est invulnérable à toutes les autres armes, les couteaux s'émoussent sur sa

personne, les balles mêmes rebondissent contre celui qui les envoie. Bref, on coupa la tête au pauvre homme et on le mit en terre. Cela eut lieu le soir du jour où nous nous égarions sur le lac Poisson Blanc.

Mais ne croyez pas que le danger ait cessé avec la mort de l'innocent. Le sorcier, dont l'intervention avait été si funeste et la réputation ébranlée, voulut rétablir son prestige et déclara qu'il allait *réver*. Chose formidable pour ces gens crédules que le rêve d'un sorcier ! Aussitôt on lui offre des *présents considérables pour l'engager à faire d'heureux rêves*. Mais point. Il annonce que le mort va ressusciter, et alors que de malheurs, surtout pour les enfants ! « Combien en mangera-t-il ? C'est un secret impossible à dévoiler. Si encore, après avoir tué le *Wendigo*, on lui avait ouvert la poitrine et arraché le cœur, il aurait peu de chance de revenir à la vie ; mais on n'a fait la chose qu'à moitié et l'on doit s'attendre à de plus grands malheurs ! » Telles étaient les révélations du sorcier, et chose désolante, tout le monde le croyait. Voilà ce qui terrorisait les gens ; ils n'osaient plus vaquer à leurs travaux, ni sortir des deux maisons où ils s'étaient tous blottis.

Mis ainsi au courant de la question, je fis un discours inspiré par les circonstances et j'invitai les gens des deux maisons à venir assister à la messe.

* * *

La soirée se passe dans une longue conversation, dont, naturellement, les tristes événements de la semaine forment le sujet. On nous prépare un lit de camp. Le plancher est couvert de dormeurs ; on ne trouve pas où y mettre le pied. Des enfants, à tour de rôle, poussent des cris déchirants ; les mamans s'évertuent à leur faire garder le silence, élevant elles-mêmes la voix comme si eiles parlaient à des sourds. Comment dormir au milieu d'un tel vacarme ? Cependant il y a quelques instants de répit ; la chaleur et la fatigue aidant, je finis par m'assoupir.

* * *

26 janvier. — Nous avons eu aux offices autant de monde

que la maison pouvait en contenir. J'ai prêché contre l'idolâtrie, contre la sorcellerie et l'inutilité des pratiques diaboliques qui, au lieu de guérir, avaient rendu fou et fait égorger le pauvre défunt.

Je demande qu'on nous amène les enfants à baptiser. Plusieurs refusent ; d'autres se font prier. Dix ou onze me sont présentés et je leur administre le sacrement qui les fait enfants de Dieu. Cinq autres me sont offerts après le chapelet et même deux adultes païens demandent la même faveur.

Ici, comme au lac Poisson Blanc, nos livres sont fort recherchés. Nous distribuons ceux dont nous pouvons disposer, ainsi que chapelets et médailles. Le triste drame que j'ai raconté tout à l'heure, va, j'espère, contribuer puissamment à l'instruction et à la conversion des chrétiens et des infidèles de cette contrée. Pourquoi, en effet, le bon Dieu permet-il le mal, si ce n'est pour en tirer du bien ?

J'annonce aux gens que je leur enverrai chaque année un prêtre pour les visiter et les instruire. Quant à moi, je dois partir demain pour le Wabaskaw, en passant par le lac d'Ours. Deux jeunes hommes qui demeurent à ce dernier lac, vont nous accompagner.

Nos provisions de bouche diminuent rapidement et j'envoie demander à M Beaton s'il pourra nous en vendre. Nous avons encore de la farine, assez pour nous rendre au Wabaskaw ; mais le lard a disparu complètement. Les traiteurs de pelleteries ont coutume d'en introduire une certaine quantité dans le pays, soit pour leur propre usage, soit pour le commerce. La réponse que le Frère m'apporte n'a rien de consolant.

« Il y a dans le magasin de la farine de qualité inférieure. Point de lard, mais en revanche, il y a de la graisse de saindoux à cinquante sous la livre. »

C'est le prix du pays et il faut en passer par là. Je renvoie donc le Frère acheter six livres de cette graisse, et ainsi nous n'aurons pas de pain sec à manger. Quant à nos chiens ils sont à la noce. François Auger a du poisson en abondance.

* * *

27 *janvier*. — Il a neigé toute la nuit. Les gens ont commencé à regagner leur logis et notre maison est moins encombrée. Les préparatifs du départ sont presque achevés quand Éélix s'aperçoit que son traîneau est trop endommagé pour continuer la route. Il faut s'en procurer un autre et en marchander le prix. En monnaie courante dans le pays un traîneau coûte ordinairement 10 *pelus*, ce qui équivaut à 25 francs ; mais on veut profiter de notre embarras, et je suis obligé d'en payer 30.

Nous partons enfin, mais que la neige est épaisse ! Si nous n'avions pas les jeunes gens du lac d'Ours qui marchent en avant et battent le chemin, nous aurions bien de la peine. Nous passons d'abord sur la rivière de la Truite que nous suivons pendant près d'une heure, puis sur le lac la Loche, qui n'est qu'une expansion de la même rivière, et nous entrons dans le portage ou chemin du bois qui conduit au lac d'Ours.

Trente-cinq milles seulement nous en séparent. Sur un sentier bien battu, où les chiens et les gens auraient bon pied, un jour nous suffirait pour franchir cette distance ; mais il est encombré par la neige, il n'y a pas moyen d'aller vite, et nous devons nous estimer heureux si nous arrivons demain soir.

* * *

28 *janvier*. — Nous étions au lac d'Ours à quatre heures de l'après-midi. Ce lac n'a pas plus de cinq à six milles de large. La rivière Poisson blanc, après avoir fait de longs détours, s'y jette, le traverse et en sort pour aller plus loin se joindre à la rivière la Truite ; il forme, à cette jonction, la rivière au Huard. Celle-ci reçoit plus loin encore les eaux du Wabaskaw, et va tomber enfin dans la rivière la Paix au-dessous du fort Vermillon.

Nous trouvons un abri dans une chétive maisonnette où j'ai le bonheur de baptiser une pauvre vieille et deux enfants, d'entendre quelques confessions et de faire un mariage.

* * *

29 *janvier*. — Nous avons passé une nuit excellente, et reposé parfaitement, car, tout misérable que soit notre

réduit, il nous a fort bien protégés contre les injures de l'air et du froid. Que peut-on désirer de plus dans ce triste pays ? L'architecture, il est vrai, n'y a pas fait de grands progrès. Equarrir plus ou moins bien quelques arbres, les coucher les uns sur les autres en forme de carré, élever cette construction à hauteur d'homme, la recouvrir avec des perches, de la terre et des écorces, y placer une cheminée en torchis et quelques planches pour cacher le sol ; voilà tout : une famille se trouve ainsi chaudement logée. Un morceau de coton blanc forme la fenêtre ; et la porte, assez mal jointe, laisse au vent une entrée trop libre ; mais on y suspend une vieille couverture et l'inconvénient se trouve ainsi diminué. La propreté n'y brille, le plus souvent, que par une absence complète ; mais on en rencontre déjà, ici et là, quelques essais qui bientôt, j'espère, se généraliseront et la face des choses prendra une tournure plus civilisée.

Un chemin conduit du lac d'Ours au Wabaskaw, en passant par le Grand Lac, le lac du Bon Poisson et le lac des Iles. Mais, depuis près d'un mois, personne n'a voyagé dans cette direction, et les averses incessantes de neige que nous avons subies ont fait disparaître toute trace. Nous engageons un des deux hommes qui sont venus avec nous, à nous accompagner jusqu'au Grand Lac, où nous espérons trouver le sentier plus battu, parce que des gens du Wabaskaw y viennent prendre du poisson.

* * *

30 janvier. — Nous avons rencontré hier soir un excellent campement. Nous en partons de bon matin et vers dix heures avant midi, nous arrivons au Grand Lac. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi ? Son étendue ne mérite aucunement ce titre prétentieux. Je ne pense pas qu'il ait plus de seize à dix-huit kilomètres de long, y compris une baie assez profonde qui s'ouvre sur la droite. Mais on y pêche, paraît-il, de magnifiques poissons blancs, plus gros que partout ailleurs. Cela suffit, sans doute, pour le distinguer honorablement parmi les nombreux lacs qui se trouvent dans ce pays.

Nous voyons avec peine que personne n'est venu du Wabaskaw depuis assez longtemps. Notre jeune homme du lac d'Ours retourne chez lui ; le P. Dupé et moi, nous frayons à notre tour dans la neige une voie aux chiens et aux traîneaux. Nous perdons encore une fois le chemin sur le lac du Bon Poisson ; puis, l'ayant retrouvé, nous franchissons un nouveau portage et atteignons le lac des Iles.

* * *

Nous craignons de nous égarer de nouveau, quand, au milieu de ce lac, nous rencontrons deux hommes conduisant un cheval attelé à un traîneau. Nous les accostons. Ils sont partis ce matin du Wabaskaw et vont au Grand Lac chercher une charge de poissons. Le pauvre cheval a toutes les peines du monde à s'arracher de la neige où il enfonce à chaque pas. Au moins il va trouver le chemin que nous venons d'ouvrir, et nous, nous avons sa trace toute fraîche, que nous allons suivre sans crainte de nous égarer.

Après avoir échangé quelques paroles, nous continuons notre route pour aller camper à une distance peu considérable du Wabaskaw. La température s'est beaucoup radoucie. C'est tout au plus s'il y a 20 degrés de froid.

31 janvier. — Enfin nous sommes au Wabaskaw, lac assez considérable qui s'étend à perte de vue dans la direction de l'ouest. Nous le traversons à l'extrémité est et arrivons au village principal. C'est là que se trouve la mission protestante. Un traiteur libre y a aussi son magasin. Nous nous dirigeons vers le poste de la Compagnie dont un métis français à la charge.

Chemin faisant, nous frappons aux portes des maisons, nous saluons les habitants et leur annonçons notre arrivée, en les invitant à venir le dimanche suivant à la messe dans une maison dépendant du fort.

Nous sommes fort bien accueillis par M. Charles Hoole et, après une réfection modeste, nous tirons notre plan de campagne.

VI

Séjour à Wabaskaw. — Les ministres protestants et leur évêque. — Excursion au lac des Sables. — Fondation d'une mission au Wabaskaw. — Préparatifs pour le retour.

Je désirai naturellement voir tous les gens du Wabaskaw ; mais déjà un bon nombre sont dispersés dans la forêt. Les maisons sont échelonnées le long du rivage jusqu'à une grande distance ; et à quarante kilomètres d'ici, au lac des Sables, sont établies plusieurs familles catholiques qu'il faut aussi visiter. Malheureusement, je n'ai pas à ma disposition tout le temps nécessaire. Tâchons au moins de bien l'utiliser. Et d'abord le P. Dupé part immédiatement avec Félix pour visiter quelques malades.

* * *

J'emploie le reste de la soirée à prendre près de M. Charles Hoole des renseignements sur le pays, les ressources locales, les moyens d'approvisionnement, le progrès du protestantisme, etc.

La pêche est abondante et fournit aux habitants la plus grande partie de leurs aliments.

La chasse des gros animaux diminue chaque année ; mais les bêtes à fourrures sont encore nombreuses ; aussi le commerce des pelleteries est-il très actif. La Compagnie et les traiteurs amènent leurs marchandises par la rivière Athabaska jusqu'à la petite rivière du Pélican. Ils remontent ce cours d'eau en canots d'écorce, jusqu'au lac du même nom, faisant durant le trajet sept portages occasionnés par des rapides. Du lac Pélican, un autre portage les conduit au lac des Sables, qui se décharge par une rivière canotable dans le Wabaskaw. Naturellement ce moyen de transport est très dispendieux.

Quant aux ministres, leurs succès, si succès il y a, ne sont pas brillants jusqu'à présent ; mais l'évêque anglican doit bientôt venir ; il a convoqué le ministre du Petit Lac des Esclaves et, réunissant leurs efforts à ceux du Révérend de l'endroit, ils doivent sonner le branle-bas et donner un assaut général. La majorité de la population s'est déclarée

catholique ; si l'on veut protéger cette partie du troupeau contre les attaques du protestantisme, il faut sans tarder prendre des mesures efficaces. En un mot, l'établissement d'une mission est devenue nécessaire ! Voilà la conclusion qui se dégage des renseignements donnés par les Pères qui ont déjà visité le Wabaskaw et par M. Charles Hoole et des observations que j'ai déjà pu faire moi-même. Inutile de dire que cela me fournit un sujet de sérieuses méditations !

* * *

1er février. — La journée se passe à faire des visites ou à en recevoir et à préparer pour demain une maison assez grande, mise à notre disposition par M. Charles Hoole et qui devient chapelle provisoire.

* * *

2 février. — Aujourd'hui, dimanche, nous avons eu foule à la messe et au chapelet. Dans l'intervalle des offices, baptêmes, confessions, mariages. Plusieurs catéchumènes, préparés l'hiver dernier par le P. Dupé, reçoivent de nouvelles instructions et deviennent enfants de Dieu et de l'Église.

* * *

3 février. — Je suis parti avec le Frère Jean-Marie pour le lac des Sables. Cette fois, au moins, nous avons un bon chemin. Nous saluons plusieurs familles établies à l'ouest du lac et nous allons camper le soir sur la rive opposée. Il y a là de braves gens qui nous reçoivent avec empressement. Un chasseur a tué un orignal et la chaudière s'emplit de viande en notre honneur.

Après le souper, chapelet, sermon, deux ou trois baptêmes, et une douzaine de confessions nous mènent assez avant dans la nuit qui s'achève confortablement sous ce toit hospitalier.

* * *

4 février. — Je suis revenu du lac des Sables. On m'a maintes fois demandé de laisser un missionnaire dans le pays.

Durant ma promenade, le P. Dupé a continué ses visites aux gens du Wabaskaw. Je lui avais recommandé d'examiner le terrain et de m'indiquer le lieu le plus convenable

pour une mission. Nous avons consulté aussi M. Charles Hoole à ce sujet. Or, ils s'accordent à dire qu'un plateau situé à l'entrée d'un détroit qui rattache l'une à l'autre les deux parties du lac est un endroit préférable à tout autre. Il est plus central, ayant de chaque côté un nombre à peu près égal d'habitations, quoique le village proprement dit en soit un peu éloigné. Un pauvre sauvage malade y a construit une maison qu'il consent à vendre ; mais on nous apprend qu'il n'est pas le propriétaire du terrain où il a seulement reçu la permission de bâtir. Le maître du sol est absent et nous ne pouvons conclure aucun marché. Cela n'empêche pas que je me décide à entreprendre un nouvel établissement dans ce pays, et je choisis saint Martin pour en être le patron.

Si nous avons ici un bon noyau de catholiques, il y a aussi malheureusement un trop grand nombre de bigames, de sorciers et d'idolâtres, et ce grand saint nous aidera à les convertir. En attendant, le ministre essaye de recruter parmi ces derniers quelques prosélytes et, pour mieux les gagner, il se garde bien de blâmer leur conduite. L'évêque anglican a même déclaré que la qualité de bigame n'empêche pas d'entrer dans son bercail. N'a-t-il pas pour lui les anciennes Ecritures ? De ce côté-là, nous ne pouvons lutter contre lui à armes égales et nous lui abandonnons sans trop de remords une hontense victoire. Aussi le danger n'est pas là, mais bien dans l'école qui va s'ouvrir, et où de pauvres enfants, peut-être même baptisés catholiques, apprendront à détester la véritable Eglise qui ne pourra que pleurer sur leur perte. Evidemment, la visite annuelle et passagère d'un prêtre, si zélé qu'il soit, ne suffit pas pour conjurer un tel danger. On voit par là combien il est urgent d'établir la mission Saint-Martin.

* * *

Hélas ! plus cette fondation me paraît s'imposer, et plus je suis perplexe. Il ne sert de rien de décréter une mesure si on ne peut l'exécuter. Je trouverais encore, Dieu merci, un prêtre dévoué consentant à passer ses jours au milieu de ces pauvres gens, mais il faut au moins lui fournir le loge-

ment, le vêtement et la nourriture. Or, il n'en coûte pas peu pour se procurer dans ce pays des outils et des ouvriers, afin de bâtir une maison convenable et d'y installer un humble mobilier. Et puis, il faudra chaque année pourvoir à l'entretien du missionnaire, et l'on a pu voir combien les transports sont difficiles et dispendieux. L'Œuvre de la Propagation de la Foi nous a permis de créer et d'entretenir de nombreuses stations dans cet immense vicariat ; mais, tout en publiant *bien haut notre reconnaissance* pour les généreux secours qui nous sont accordés, nous devons cependant faire remarquer qu'ils sont déjà beaucoup au-dessous de nos besoins.

Fonder un nouvel établissement apostolique dans de telles conditions serait une entreprise téméraire sinon chimérique, si nous ne comptions sur la Providence et sur la charité catholique qui, en dépit des obstacles de tout genre, multiplie partout ses merveilles. Nous espérons aussi que le patronage de saint Martin sera une source d'abondantes bénédictions. Ce grand saint ne permettra pas, sans doute, que l'œuvre naissante qui lui est confiée périclite dans son germe.

* * *

5 février. — Depuis notre arrivée au Wabaskaw, la température a été très douce, et le temps constamment beau. Aujourd'hui que nous devons partir, les choses changent d'aspect. La neige et le vent s'unissent de nouveau pour entraver notre marche et obstruer la voie que nous avons eu tant de peine à frayer, car nous allons tout simplement retourner sur nos pas.

Je renonce à visiter le lac Quito et le lac d'Original qui cependant entraient dans mon programme. La neige est trop épaisse, les chemins ne sont pas battus ; nous dépenserions un temps considérable à faire cette tournée, et j'ai promis à nos Pères de la rivière la Paix de les aller voir cet hiver. Rebroussons donc chemin et, sans tarder davantage, mettons-nous en route.

(A suivre).